maze

ÉTÉ 2018 75



ROCK EN SEINE

24.25.26 AOÛT 2018

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD, AUX PORTES DE PARIS

JUSTICE • MACKLEMORE
PNL • POST MALONE
THIRTY SECONDS TO MARS
DIE ANTWOORD • MIKE SHINODA
BLACK STAR (YASIIN BEY & TALIB KWELI) Live Band
PARCELS • GLASS ANIMALS • BONOBO
CARPENTER BRUT • THE LIMIÑANAS
ANNA CALVI • WOLF ALICE • BICEP Live
FIRST AID KIT • THE BLACK ANGELS
NICK MURPHY FKA CHET FAKER • IDLES
KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD
CIGARETTES AFTER SEX • YELLE CLUB PARTY
MASHROU' LEILA • FAT WHITE FAMILY
GEORGE FITZGERALD Live • SOPHIE
EZRA FURMAN • DIRTY PROJECTORS
OCTAVIAN • STEFFLON DON • JESSICA93
ATTAQUE 77 • YELLOW DAYS • TAMINO...

BILLETTERIE SUR ROCKENSEINE.COM, FNAC.COM, DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS. MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT-CLOUD





Kronenbourg SAS



















ÉDITO

Le numéro de l'été est toujours un moment particulier pour notre rédaction. Enfin, nous avons l'occasion et le temps de nous poser quelques instants pour faire le point sur la saison écoulée, sur l'année à venir et sur les projets que nous aimerions développer.

Alors que nous entrons joyeusement dans notre huitième année d'existence, c'est aussi le moment de réfléchir à notre présence, à notre modèle, à la manière dont nous pouvons faire grandir davantage votre intérêt pour nos pages. En 2011, alors que nous réfléchissions, lycéens de première que nous étions, à notre projet, à ce que nous aspirions créer afin de donner un écho aux multiples voix de toutes les jeunesses, nous faisions le constat qu'un magazine feuilletable, quand bien même fut-il en ligne, était le meilleur moyen de parvenir à nos fins.

Les années ont passé, les couvertures se sont succédées, parfois avec éclat, parfois avec moins de réussite, mais toujours avec panache et l'envie inextinguible de nous transcender pour mener à bien les missions que nous nous sommes collectivement confiées. Nous avons exploré tous les sujets dans ces pages, nous avons découvert tant de personnes et de choses, et éditorialement, nous avons surtout cherché à défricher, à proposer ce qu'aucun site, aucun magazine n'avait encore proposé.

En 2018, le modèle du magazine feuilletable, en tout point semblable au papier, mais disponible en ligne uniquement, nous est apparu en bout de course. Nous souhaitons continuer à innover, à vous proposer de nouveaux sujets, de nouveaux supports, et pour mener à bien cette évolution, vous retrouverez à la rentrée une nouvelle formule du magazine Maze, disponible exclusivement sur maze.fr et nos comptes sur les réseaux sociaux.

Merci pour votre confiance, pour votre bienveillance, merci pour tout, Maze, c'est grâce à vous.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 23 rue Dagorno, 75012 Paris.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page « Contact » du site maze.fr.

Illustration de couverture :
Victoria Stampfer pour Maze Magazine

CE MOIS

N°75

ACTUALITÉ

CINÉMA

MUSIQUE

STYLE



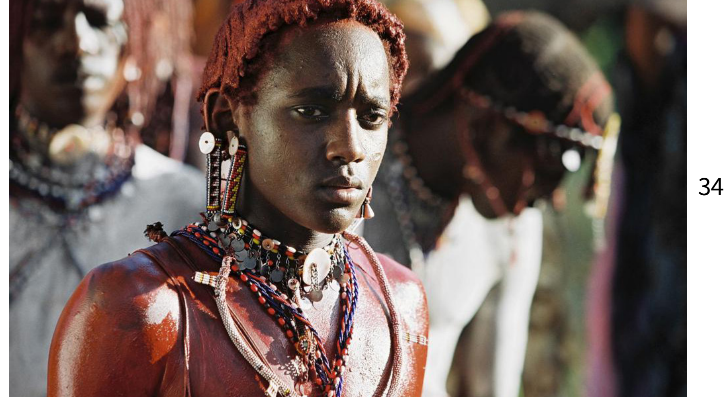
6



21



26



34

SKATEBOARD : DU SPORT À L'ART DE VIVRE

Clara Gabillet

Autrefois destiné à rester en marge de la société, le skate s'est imposé comme un sport à part entière, voire un style de vie. Présent dans la musique ou la mode, il opère un retour en force marqué de nouveaux codes et enjeux.

Des chansons du rappeur Lomepal aux nouvelles tendances vestimentaires, le skateboard envahit chaque jour un peu plus nos vies. A Lyon, un musée dédié à la planche va ouvrir ses portes. La place de la République à Paris est un spot incontournable. Ce sport, quelque peu fermé en apparence, semble opérer un retour en force ces dernières années. Plus encore, il tend à gagner en importance et à s'institutionnaliser, rompant alors avec sa logique marginale initiale. Depuis 2016, le skateboard est un sport olympique, mais au-delà de cette décision, il demeure un vecteur d'identité et porte une culture unique.

Né loin des arènes olympiques

Le skateboard naît à la fin des années 1950 aux Etats-Unis, en Californie. Initialement intitulé « roll-surf », il s'inspire, comme son nom l'indique, de son cousin, déjà bien implanté sur la côte ouest. L'idée était de trouver les mêmes sensations de glisse sur le sol que sur l'eau. Ainsi a été foulé le bitume, à l'aide de roues en métal et d'une planche en bois. De fil en aiguille, le skate devient sport et fait l'objet d'un premier contest dans les années 1960, en Californie (ça ne s'invente pas). Car oui, s'il y a bien une chose qui est restée depuis sa création, c'est la terminologie anglo-saxonne qui inonde cet univers. Autant de tricks comme le ollie avec une board n'auraient pu prendre telle ampleur sans le langage universel qu'est l'anglais. Puis, comme tout autre art ou sport, le matériel s'améliore, la technique s'aiguise et les performances explosent. Ainsi naissent certaines figures telles que le ollie ou le flip, et deviennent modèles des skateurs tels que Tony Alva et Tony Hawk.

L'ascension du sport ne s'arrête pas là. Le skate, qui exprime une volonté rebelle de défier les lois de la gravité et les codes de la société, a depuis quelques années changé de camp, du moins pour certains. Devenu sport olympique en 2016, il fera son entrée dans la cour des grands aux Jeux olympiques de Tokyo en 2020, avec son lot de nouveaux codes. Et l'évènement divise. Certains peuvent y voir une reconnaissance du skate comme un sport à part entière tandis que d'autres peuvent regretter la liberté du skate comme mode de vie, tenant tête à tout autre dogme. Les sponsors et autres financements, également, font grandir le skate mais entravent l'esprit libertaire qui y est lié.

L'habit ne fait plus le moine

Au-delà des performances et des tricks, le skate se revendique comme un véritable way of life (mode de vie) comme on dit en Californie. C'est être différent des autres que de skater, aller plus vite, slalomer et imposer un style. Un style vestimentaire pour commencer. Entre confort et identité, les codes sont assez universels. Et au-delà de la pratique du skate, ils sont devenus une mode, qui revient en force de nos jours. La traditionnelle paire de Vans, usée par la planche des skateurs, est aujourd'hui à nouveau sur tous les pieds. Les sweat-shirts Thrasher, du magazine du même nom, se portent comme un must have, à l'instar des chaussettes de sport, portées le plus haut possible aux chevilles. Ces vêtements, autrefois marqueurs de l'identité des skateurs, sont devenus tendance chez les jeunes générations. Mais au-delà de l'habit, ce pouvoir d'expansion s'avère parfois politique et ce style de vie , souvent moqué peut s'avérer utile.

Éduquer par la ride

C'est le cas de l'organisation non-gouvernementale Skateistan, autrement dit le lieu du skate, qui a vocation à améliorer l'éducation de jeunes à travers la pratique du skate. Pour les enfants défavorisés ou handicapés, sont mises en place des heures de discussion en classe autour des droits de l'Homme, de l'environnement et dans le but de développer l'esprit critique et la confiance en soi. Ajoutées à cela, des heures d'entraînement en skateboard, pour « s'exprimer » et pour leur « développement personnel ». Le projet est né en Afghanistan, à Kaboul, loin des bords de plages de Californie. Il s'étend désormais au Cambodge et à l'Afrique du Sud.

Le skate prouve aujourd'hui qu'il n'est pas devenu démodé de porter des Vans ou d'avoir pour idole Tony Hawk. Cet art de rue s'installe chaque jour un peu plus dans les institutions sportives ou artistiques. Art ou sport ? Difficile de juger. Cependant, le skate demeure vecteur d'un état d'esprit unique dont la dynamique n'a pas fini de nous surprendre. ∎

French Fred



COUPE DU MONDE EN RUSSIE
UNE OCCASION POUR REVENIR SUR LES VIOLENCES CONJUGALES

La question des violences conjugales est revenue dans l'actualité avec la publication sur les réseaux sociaux d'une campagne de lutte contre les violences conjugales au Royaume-Uni.

Lara Baranowski



«If England gets beaten, so will she», campagne de National Centre for Domestic Violence source; NCDV

Sur cette photo, on voit une femme, le bas du visage ensanglanté, deux traces perpendiculaires sur les lèvres figurant la croix de Saint-Georges, emblème du drapeau anglais. En légende, on peut lire: « Si l'Angleterre est battue, elle aussi. Les violences conjugales augmentent de 26% pendant les matchs de l'Angleterre. 38% quand ils perdent. » La campagne a été réalisée par le National Centre for Domestic Violence, un service d'aide aux victimes de violences au Royaume-Uni.

Une étude originaire de l'université de Lancaster

Ces données viennent d'une étude publiée en 2014 et menée durant les Coupes du monde de 2002, 2006 et 2010. Des chercheurs de l'université de Lancaster, dans le nord-ouest de l'Angleterre, se sont appuyés sur le nombre de plaintes enregistrées par la police du comté de Lancashire.

Ils en ont conclu que les violences conjugales augmentent lors des matchs joués par l'Angleterre pendant cette compétition internationale. Quand l'Angleterre gagne ou fait match nul, les violences progressent de 26% par rapport aux jours sans matchs. Quand elle perd, la hausse est de 38%. Le lendemain des matchs, elles augmentent aussi de 11%.

Mais les violences conjugales ne peuvent être réduites à un tournoi de football : la compétition a lieu en été, quand les températures et la consommation d'alcool sont plus élevées, et qu'une ambiance particulière se développe. Même s'il est difficile d'affirmer que cet événement est une cause directe de violences, il concentre tous les facteurs de risques lors d'une période courte et intense, tout en mêlant les concepts de masculinité, rivalité et agression.

Un constat nuancé par des associations

Sandra Horley, directrice de l'association Refuge, a expliqué à la BBC que rendre responsables de ces violences l'alcool ou le sport « laisse les auteurs tranquilles » et « les empêche d'assumer la responsabilité de leurs actes ». Le foot, au même titre que l'alcool, la drogue ou les jeux d'argent, ne sont pas une raison mais une excuse selon la responsable associative. « Des femmes subissent

les coups de leurs conjoints tous les jours, pas uniquement quand le foot passe à la télé ».

Auprès de The Independent, l'association Women's Aid a expliqué que ce n'est pas le foot qui cause les violences conjugales mais bien les seuls auteurs. Ceci étant, « les attitudes sexistes, les chants et les attitudes lors des matchs de foot créent un environnement dans lequel les femmes sont dénigrées et rabaissées ». Les championnats de football ne seraient donc qu'un terrain propice à l'expression d'une forme de masculinité à la violence exacerbée et délétère, déjà construite socialement et culturellement et mise en œuvre individuellement.

Enfin, ces chiffres sont à prendre avec un peu de recul, car il n'existe pas d'autre étude scientifique sur le sujet. Même les chercheurs reconnaissent ainsi qu'il est « clairement important de vérifier si ces résultats se reproduisent dans le reste du Royaume-Uni ou dans d'autres pays ». Notant que l'étude a été réalisée sur un faible échantillon, ils précisent que « d'autres recherches sont nécessaires notamment pour comprendre : quand et où se produisent ces violences, quels sont les facteurs déclencheurs ».

Une problématique d'autant plus importante en Russie, où a eu lieu la Coupe du Monde

En 2017, sous prétexte de protéger la vie privée des familles et sous pression de l'Eglise orthodoxe de plus en plus proche du pouvoir, la Douma, l'équivalent de l'Assemblée Nationale, a voté une loi dépénalisant les violences conjugales. Aujourd'hui, un homme russe peut donc battre sa femme sans craindre d'aller en prison, puisqu'il n'écope que d'une simple amende. C'est-à-dire que battre sa femme a aujourd'hui la même gravité que garer sa voiture au mauvais endroit.

D'après les associations russes qui luttent contre les violences faites aux femmes, celles-ci ont effectivement augmenté, comme en ont témoigné des représentantes ou des bénévoles à Konbini en février 2018. La loi a eu pour conséquence de rendre les violences conjugales plus socialement acceptables, et moins condamnables juridiquement.

A titre de comparaison, aujourd'hui en France, pays de moins de 70 millions d'habitants, une femme meurt tuée par son conjoint tous les trois jours (123 en 2017). En Russie et avant le passage de la loi, pays de 150 millions d'habitants, les associations russes estimaient que 10 000 femmes étaient tuées par leur conjoint chaque année.

SOLIDAYS, VINGT ANS DE SOLIDARITÉ ET DE FESTIVITÉS

Les 22, 23 et 24 juin derniers, l'Hippodrome de Longchamp accueillait le festival Solidays pour sa vingtième édition. Entre concerts, rencontres et découvertes, retour sur un week-end chargé de musique et de belles surprises.

Roxane Thébaud

Au festival Solidays, tous les genres musicaux se retrouvent le temps d'un week-end ensoleillé : chanson française, rock, electro, reggae. Cette année, les festivaliers auront pu se déhancher avec les têtes d'affiches comme Nekfeu, The Kills, IAM, DJ Snake, Rilès ou encore Eddy de Pretto… On a aussi fait de belles découvertes avec la pop de Requin Chagrin, et l'électro funk déjanté du Camion Bazar.

Des rencontres et des débats

Solidays ce n'est pas que de la musique. C'est aussi et surtout un rendez-vous solidaire, où prévention et ludisme se côtoient, où le monde associatif vient directement au contact des festivaliers pour échanger et mobiliser, où des personnalités publiques apportent leur soutien et animent des débats. Un festival d'une grande richesse et lourd de sens.

C'est aussi l'occasion privilégiée de venir écouter des personnalités qui ont fait l'actualité à l'image de l'essayiste Raphaël Glucksmann, la jeune réfugiée syrienne Mustafa Ali, l'agriculteur mais surtout le militant pour l'aide aux migrants Cédric Herrou ou encore l'économiste et ancienne conseillère de Barack Obama Esther Duflo.

20 ans de solidarité et de lutte

Pour cette vingtième édition, le festival a enregistré un record de fréquentation. Plus de 210 000 festivaliers ont foulé le sol de l'hippodrome. Une annonce très encourageante pour pour Luc Barruet, Directeur-Fondateur de Solidays, qui motive plus que jamais les équipes à faire encore mieux et à continuer de mobiliser les Français :

« C'est une nouvelle page qui s'écrit dans l'histoire de Solidays : construit sur des valeurs de partage et d'entraide, 20 ans plus tard, le festival donne toujours du sens à la fête et des couleurs à la solidarité ».

↑

Musique



Roxane Thébaud

RENCONTRE AVEC MARIE GAUMY : «L'AUDIODESCRIPTION, C'EST UNE ÉCRITURE-CAMÉLÉON»

L'audiodescription est un ensemble de techniques permettant de rendre des films accessibles aux personnes non-voyantes. Marie Gaumy, audiodescriptrice, accepte de nous partager son expérience. Dans cet échange, il n'est pas question de procédés techniques et de handicap. L'audiodescription, c'est avant tout un brassage d'écriture, de sensibilité et de militantisme. Dialogue autour d'un «job-passion».

Chloé Le Bihan

Le soir du 13 Juin 2018, la librairie Les Nouveautés s'est transformée en lieu de rassemblement autour de «Lectures Singulières». En présence de la comédienne Isabelle Fruchart, la séance fut consacrée à la lecture de son spectacle Journal de ma nouvelle oreille. C'est dans ce berceau d'échange, autour de la culture et du handicap, que Marie Gaumy nous propose une rencontre.

Comment avez-vous rencontré l'audiodescription ?

Marie Gaumy : J'ai fait des études à l'INSAS (formation audiovisuelle à Bruxelles, NDLR), et je faisais du documentaire, jusqu'à il y a dix ans. Avant cela, j'ai toujours été fascinée par la cécité, qui était à la fois source d'angoisse et source d'une certaine forme de romantisme. Et j'avais envie de faire un film sur les gens qui deviennent aveugles, en cours de parcours. J'avais été, à l'époque, dans un centre en banlieue de Paris qui n'existe plus maintenant, qui procédait à toute cette rééducation pour les gens. Puis là bas, en faisait des repérages, ce sont les pensionnaires du centre qui m'ont parlé de l'audiodescription. C'est comme ça que j'ai découvert le procédé. J'ai tout de suite écrit une lettre à l'association Valentin-Haüy qui était à l'époque quasiment la seule qui le faisait, leur disant que ça m'intéressait et ils m'ont répondu qu'ils faisaient de temps en temps des formations professionnalisantes. Pendant 2, 3 ans je n'ai pas eu de nouvelles. Au bout de 3 ans ils m'ont recontacté me demandant si j'étais partante pour une formation. A l'époque j'avoue que je me suis dit que ce serait alimentaire. Puis en le pratiquant c'est devenu, vraiment, un job-passion. Dans le sens où j'ai trouvé que c'était comme un travail de traductrice. Selon moi, c'est de la traduction d'images. Il faut adopter dans la description le style du réalisateur. Il s'agit de se plonger dans son univers tout en restant en retrait. C'est une «écriture-caméléon».

Mise à part ces formations, existe-il d'autres moyens de se former à l'audiodescription ? Des cursus universitaires sont-ils réservés à cette discipline ?

Actuellement il existe essentiellement des formations payantes, souvent organisées par des audiodescripteurs qui galèrent. Je ne les conseille pas, parce qu'elles sont chères, et le métier ne va pas très bien. Je ne conseillerais pas à quelqu'un de jeune de se dire «je veux être audiodescripteur et

Porfirio-Alejandro Landes , film audiodécrit par Marie Gaumy



uniquement audiodescripteur». S'intéresser à l'audiodescription pour ajouter une corde à son arc, oui, mais c'est très compliqué d'en vivre exclusivement. Je suis un peu pessimiste sur la manière dont les choses se développent. En tout cas il n'existe pas de formation universitaire. Alors là, ce n'est pas fait exprès pour faire de la pub, mais avec une collègue de l'association Valentin-Haüy, nous allons mettre en place en Janvier 2019, notre propre cursus universitaire. Ce sera à Nice, et j'ai bon espoir. Mais actuellement il n'y a rien qui permet aux employeurs de dire «cet auteur-là est plus formé qu'un autre». Ce qui est un problème parce qu'il y a quand même une arrivée massive d'auteurs, dont certains n'ont pas été formés.

L'aménagement de dispositif en salles pour les personnes mal ou non- voyantes est-il suffisamment développé en France ? Comment notre pays se positionne-t-il envers l'audiodescription ?

Il me semble que nous ne sommes pas du tout en avance, que ce soit dans l'activité en général. En terme d'architecture, quand on parle d'aménagement dans les salles on ne pense pas beaucoup à la surdité ou la cécité. L'avancée quand même, c'est qu'il y a eu des quotas. Dans l'audiodescription en tout cas, il y a eu des quotas mis en place sous le gouvernement de Sarkozy grâce à la loi Attali, mais ça a été à la fois une bonne chose et une mauvaise chose. Les chaînes qui faisaient plus de 2 % d'audiences ont eu l'obligation de décrire progressivement un programme par semaine, puis un programme par soir, puis la plupart de leurs programmes. Ils le font en partie mais ne le font pas à hauteur de ce qu'ils devraient faire. Puis les salles de cinéma ne sont pas suffisamment équipées. Les quotas imposés sont pris comme une contrainte pour les producteurs et diffuseurs, donc ils le font parce qu'ils sont obligés. Sauf quelques exceptions de gens qui voient l'audiodescription comme un outil qu'on peut utiliser de pleins de façons différentes, globalement l'aménagement est fait pour répondre à l'obligation. Dans ce cas c'est pris comme une prestation de service.

Par exemple, il faut savoir que nous ne sommes pas reconnus comme auteurs. Nous sommes payés comme auteurs, mais pas reconnus comme tels. On est reconnu sur le papier mais on ne touche pas de droits. Si ton texte est diffusé plein de fois, tu ne toucheras pas comme les auteurs au moment de la diffusion. Pour finir la boucle, c'est que les chaînes et les producteurs, comme ils voient ça comme une prestation, les tarifs ont baissé atrocement. Pour donner un ordre d'échelle, j'ai commencé au moment où on évaluait notre traduction pour un film de manière forfaitaire, en fonction de la difficulté du film. Aujourd'hui c'est fini. On règle à la minute. Donc on est considéré comme prestataire. En moyenne on est passé de 33 euros à moins de 23 euros. Il y a des gens qui travaillent à 11 euros la minute. Ça peut même aller jusqu'à moins de 9 euros. Beaucoup de studios et de labos se sont précipités sur l'audiodescription pour rendre plus attrayant leur package de post-production. Ils disent aux producteurs et aux chaines «si vous faites chez nous le mixage et l'étalonnage etc, on peut vous rajouter aussi dans le package l'audiodescription et le sous-titrage malentendant». Du coup, ils margent sur l'écriture. Donc les quotas, ça a fait qu'il y ait beaucoup plus de films adaptés aux non-voyants, mais avec cette baisse de prix et des conditions de travail, donc une baisse de la qualité parce que les gens travaillent à la chaîne.

Cette baisse des conditions de travail empiète-t-elle sur la dimension militante de l'audiodescription ?

Ça empiète. En général quand tu es bien rodé et que tu te boostes, il faut compter 10 jours d'écriture pleins pour un film, en incluant les week-ends et quelques nuits. Et ça, c'est vraiment quand ça roule bien. Mais aujourd'hui on peut te donner à traduire un film en te demandant de le rendre 5 jours, voire 3 jours après. Donc tu ne sais même plus ce que tu écris. Tu n'as pas de recul, tu ne peux pas relire.

Traduire un film, c'est aussi traduire l'identité et l'écriture d'un réalisateur, ses intentions de mise en scène. Comment procédez-vous pour en rendre compte le plus fidèlement possible ?

C'est toute la difficulté. Je pense effectivement que tu ne peux pas faire ce métier si tu n'est pas sensible à l'écriture cinématographique et si tu n'as pas une certaine approche de ça ; parce que tu es cinéphile ou parce que tu as fait des études de cinéma. Parce que c'est quelque chose qui te passionne. Évidemment il y a une part de subjectivité. C'est à dire que tu prétends comprendre la patte de ce réalisateur. C'est un peu périlleux parce que parfois, tu peux te planter aussi. Donc oui, l'audiodescription passe par une certaine notion d'analyse filmique. Ça passe aussi par une maîtrise de la langue pour pouvoir l'adapter au ressenti que tu as. Si tu veux faire les choses de manière vraiment fine et ciselée tu auras peut-être intérêt à fournir un travail de documentation, à lire 2, 3 choses autour du film ou le réalisateur. C'est important de demander à la production le scénario et le dossier de production. Bon là je te parle dans le meilleur des mondes.

Je pense que c'est important aussi de tenir au courant le réalisateur, qu'il puisse lire la version audio-décrite, et t'en faire un retour. Un retour qui ne sera pas toujours pertinent parce qu'ils n'ont pas forcément idée des contraintes dans lesquelles tu es, mais quand même. On n'est pas censé faire de l'interprétation mais parfois on est un peu trop subjectif sur le film. Donc c'est important qu'il y ait ce double regard. C'est aussi important de travailler à 2. Avec un relecteur aveugle, mais ce n'est pas systématique. Je pense que c'est bien de le faire quand tu en as la possibilité, mais je pense aussi qu'il faut que le relecteur aveugle soit quelqu'un de formé aussi, ça reste un métier. Mais c'est d'autant mieux de le faire d'un point de vue militant, parce qu'on sait très bien que les personnes en situation de handicap galèrent assez pour trouver du travail. Il s'avère que ce travail-là peut leur être dédié.

Certains genres cinématographiques sont-ils plus laborieux à audio-décrire que d'autres ?

Tout dépend de ton ressenti. Ça dépend de ce que tu aimes, aussi. Je connais des audiodescripteurs qui adorent les films d'action. Ils vont adorer décrire Matrix. Ce n'est pas la question d'aimer ou pas le film. C'est qu'il y a des films où l'action va très vite. Il faut être très synthétique, mais en même temps ne pas oublier un personnage pour ne pas qu'il y ait de frustration, sans être non plus surchargé. Je ne suis pas à l'aise là-dedans. Même Star Wars par exemple, il y a immensément de détails, beaucoup de choses autour des costumes, de l'action et en même temps tout est condensé. Ce n'est pas ce que je préfère, mais certains vont adorer. Moi, je préfère les films plus contemplatifs. Je vais y avoir de la place pour l'écriture. J'aime effectivement essayer d'être le caméléon. Je vais adorer par exemple décrire Lady Chatterley parce que c'est un film avec des costumes, puis on peut bien essayer d'adapter le style, chercher et avoir de l'espace pour ça.

Pourriez-vous partager une expérience d'audiodescription particulièrement laborieuse ?

«Au revoir les enfants» en audiodescription, MK2 Productions



Sans toit ni loi, d'Agnès Varda, qui est un film que j'adore en plus. Je m'étais mise la pression par rapport au résultat final. En plus, j'étais en lien avec Agnès Varda qui réalisait. Dans Sans toit ni loi, il y a 12 travellings qui sont répétitifs où le personnage de Sandrine Bonnaire marche de droite à gauche. La caméra la suit en travelling et à chaque fois, la caméra dépasse le personnage et s'autonomise pour filmer des choses autres qu'elle, voire des choses inertes. Mais toujours avec un mouvement. Aussi, chaque travelling commence par la dernière chose qui finit le travelling d'avant. Ça, ce n'est le plus difficile à rendre. C'est la notion de mouvement. Je suis contre le fait de donner des termes techniques dans l'audiodescription, ça fait sortir de la narration. En tant que spectatrice quand je regard un film, bien que j'ai fait des études de cinéma, je ne passe pas mon temps à faire de l'analyse filmique.

Ce qu'il faut, c'est rendre la sensation de travelling. Donc très difficile de rendre cette sensation parce que, par quoi ça passe ? Souvent par le verbe, par l'action. Il faut donner une sensation de fluidité. Mais surtout, et alors là le pire, comment fait-on pour continuer à décrire quelque chose sans qu'on sache qui regarde ? Parce qu'il n'y a pas de regard déterminé. C'était extrêmement complexe, et Agnès Varda avait construit tous les travellings en disant que c'était Mona (personnage de Sandrine Bonnaire, NDLR) qui marchait de droite à gauche, parce qu'elle marche vers sa mort. Elle ne va pas de l'avant, mais elle fait une sorte de marche arrière. C'est pour ça que c'est très intéressant l'analyse filmique. Mais vraiment, dire «Mona marche de droite à gauche» d'abord ce n'est pas très joli à l'oreille, mais surtout le son est tout autour de nous quand on écoute une audiodescription. On ne s'imagine pas en permanence devant un écran rectangulaire avec des entrées et sorties de champ. D'où aussi la complexité de rendre les sorties de champ en audiodescription. On peut rendre compte d'une valeur de plan, mais le mouvement et la sortie de champ, c'est très dur.» ■

Style

60 HEURES À ZAGREB

Sofia Touhami



«Stare slave djedovino, Da bi vazda sretna bila ! « au rythme de l'hymne national croate, il est temps de partir à la découverte de la capitale la plus atypique des Balkans.

Ce n'est pas un hasard que Zagreb soit une destination de plus en plus en vogue. Les prix sur place sont abordables, les activités foisonnent et l'ambiance générale de la ville n'a pas d'équivalent ailleurs en Europe. Pour tous les petits porte-monnaie comme pour tous les amateurs d'art et d'architecture, la capitale croate tend à s'imposer comme le city trip européen à ne pas manquer. Avant de partir à l'aventure et de cocher cette case dans votre bucket list, nous vous proposons un avant-goût de ce qui vous attend et de ce que l'on peut espérer de La Petite Vienne.

Haussmann n'a qu'à bien se tenir

Zagreb ne s'est pas construite en un jour. Elle porte en elle la marque de toutes les conquêtes qui ont traversé ses plaines, des influences dans la langue à l'inclusion d'éléments culinaires venant d'un peu partout dans le monde. Outre les domaines culturels classiques, la capitale croate porte aussi en étendard les styles architecturaux qui ont successivement été à la mode dans nos régions. Les églises suivent les mouvements traditionnels que l'on connait, il n'y a qu'un pas du Roman au Gothique. Pour les immeubles, c'est une toute autre histoire, bien plus riche et haute en couleur.

Théâtre National, Zagreb

Fanas d'architectures ou simples curieux, il vous serait impossible de visiter Zagreb sans marquer quelques temps d'arrêts lors de vos déambulations dans les rues de la ville. L'appréciation d'un tel art millénaire, dont

la force survit malgré l'écoulement du temps mérite que l'on prenne quelques minutes pour apprécier la finition et le détails de certaines constructions. L'art néo-baroque et néo-classique reste certes le plus tape à l'œil. À tout le moins, les réactions les plus vives se font toujours ressentir devant le théâtre national. Mais ne négligeons pas les autres styles. Il est tout aussi appréciable de retrouver la folie créatrice d'un Horta au détour d'une rue qui sent bon l'Art Nouveau.

Originalité picturale et culturelle

Un Routard dans la main et une bonne paire de chaussures de marche vissée aux pieds, tout touriste qui se respecte tiendra à visiter au moins un musée dans la ville où il a posé ses valises. Zagreb propose plusieurs temples artistiques pour le moins atypiques. Dans la plus pure tradition picturale, il est bien sûr possible de visiter le musée national de Croatie où l'on trouvera les expressions traditionnelles de tous les courants artistiques ayant bercé l'Europe au fil des siècles. Mais en creusant un peu plus profond, au détour d'une rue piétonne de la haute-ville, il vous est possible de passer les portes du Musée Croate de l'Art Naïf.

Engouffrez-vous dans cet endroit si l'envie vous prend de vivre, le temps d'un instant, la vie d'un héros de dessin animé. Tout y est hors du temps et hors des limites réalistes. Les émotions des personnages (dé) peints sont exacerbées, les couleurs utilisées n'ont rien en commun avec la vraie vie. L'art naïf, peu connu en Europe de l'Ouest bien que porté par des peintres majeurs comme Henri Rousseau, a connu la pérennité et le succès dans le monde intrigant des Balkans. Il était tout à fait naturel d'y consacrer un musée entier à Zagreb, ville qui a hébergé plusieurs têtes d'affiche du mouvement comme Drago Jurak ou Martin Mehkek.

Du thème original à l'attrape nigaud, il n'y a qu'un pas. Un musée peut très rapidement tomber dans le cliché ou devenir un piège à touriste si son âme n'est pas préservée. Zagreb abrite en son for deux lieux qui ont relevé le défi de ne pas devenir des caricatures d'eux-mêmes, tout en diversifiant l'offre culturelle de la ville. D'un côté, il y a le musée des illusions, dans lequel on peut passer des heures à tenter de résoudre puis à comprendre les illusions d'optique qui ont fait les belles heures de nos enfances.

De l'autre côté, à quelques minutes de marche à peine, un bâtiment entier met à l'honneur les ruptures, pour la plupart amoureuse. À l'origine de cet étrange projet, il y a un ex-couple d'artistes basés à Zagreb. En mettant fin à leur romance, le duo a voulu, simplement pour rigoler, réunir tous les objets marquant de leur relation dans une exposition. Quelques années plus tard, la petite galerie itinérante est devenue un musée permanent, jouissant même d'une antenne à Los Angeles. Le principe du Musée des Relations Brisées est très simple : toute personne qui visite le musée peut y déposer un objet d'une de ses anciennes relations, accompagné d'un mot d'explication. La collection évolue sans cesse, tantôt alimentée par des récits tragiques, tantôt par des histoires à s'écrouler de rire. Ce serait un euphémisme de décrire ce musée comme simplement poignant ou intéressant. Il peut réellement faire passer ses visiteurs du rire aux larmes en moins de temps qu'il n'en faut pour dire "c'est fini entre nous".

Manger, bouger, respirer local

Au risque d'en décevoir certains, on ne peut ni vivre d'amour et d'eau fraîche, ni de culture et de balades interminables en centre-ville. Au fil de vos déambulations touristiques typiques en plein Zagreb, vous remarquerez que les locaux ont une tendance à rechercher une alimentation raisonnée, locale, et bio. Il est plus compliqué de trouver une grande enseigne de supermarché qu'un primeur bio ou une épicerie spécialisée dans le circuit-court. Pour vivre la vie de touristes, les indéfectibles grandes chaînes de fast-food sauront comment vous sustenter. Si vous souhaitez en revanche vous imprégner de la culture locale résolument orientée vers le développement durable, passez la porte de n'importe quelle épicerie garantie 100% sans déchet plastique, ou d'un café éco-responsable. Il ne faut pas plus de 300 mètres de marche pour en repérer deux ou trois.

Aux petits budgets comme aux gros portefeuilles, aux amateurs de classicisme comme aux adeptes de contre-culture ; à tous s'adresse l'appel de la capitale la plus innovante des Balkans. Il suffit d'un peu de détermination et d'une heure et demi d'avion pour sauter le pas et faire le grand saut dans l'avenir du tourisme. La Croatie a de beaux jours devant elle, tâchons de ne pas en faire une destination où l'authenticité plie sous le poids du tourisme de masse. Ce qui fait le charme de ce jeune pays européen, c'est avant tout la sincérité avec laquelle il s'offre à tout qui foule son sol.



Musée des relations brisées, Zagreb

RENCONTRE SPONTANÉE AVEC MYD : PRODUCTION PLURIELLE

Depuis la sortie de son EP All Inclusive, Myd est devenu un DJ emblématique du label Ed Banger Records. S'il se veut artiste pluriel, il conserve cependant cette identité artisanale dans la musique qu'il produit. Nous avons eu l'occasion de le rencontrer, juste avant son entrée en scène, lors du Festival Cabourg Mon Amour fin juin.

Caroline Fauvel

Maze magazine : Tout d'abord comment ça va ?

Myd : Ça va trop bien, regarde où on est ! Je suis venu avec Alice (Alice Moitié la photographe à l'origine du visuel d'All Inclusive) et Gaspard de Justice, on se fait une petite équipe de chez Ed Banger et de potes surtout en fait ! J'essaye de ramener le plus de potes possibles sur les festivals, car si t'arrives tout seul t'es là dans ton coin, t'arrives tout seul vraiment, puis t'as plus qu'à pleurer et à bouffer des Curlys !

Tu es passé du collectif Club Cheval à une carrière solo bien plus concrète qu'auparavant. Comment s'est passé la transition de Bromance à Ed Banger ?

Il y a deux sujets ici : donc d'abord Club Cheval qui existe toujours c'est toujours une bande de potes, c'est un groupe de musique. Le fait de partir en solo c'est différent, on a toujours eu nos carrières solos en parallèle on a fait des gros trucs ensemble, l'album, le live, on a passé énormément de temps ensemble ce qui a permis d'apprendre les uns des autres, on devient super forts en prod' en studios pour bosser à plusieurs, et donc on s'est dit que peut-être que tout ce qu'on a appris ça vaudrait le coup de le mettre en oeuvre en solo plutôt que de se mettre à quatre. Donc dès qu'on a terminé nos un an et demi de tournée on s'est dit qu'on allait prendre un moment où on va faire chacun nos carrières solo à 100% comme ça on va pas se détester. Car c'est ça aussi, c'est 24/24h pendant quatre ans avec les mêmes gars, c'est faire de la promo, finir un album, être en studio. Tu te dis ça vaut le coup d'essayer seul et c'est génial. C'est comme quand tu finis le bac et t'arrives et tu connais pleins de trucs et t'es trop excité ! Moi ça m'a permis de rejoindre Ed Banger, les autres terminent des albums, écrivent des films, ils finissent des trucs chacun de leur coté et ça permet de créer des trucs vraiment mortels. Et pour Ed Banger, en parallèle de ça j'ai commencé à faire ma carrière solo j'ai fini un EP, Bromance ça se terminait et j'étais sans famille en fait.

C'est vrai que c'était assez rude et imprévisible la fin de Bromance l'année dernière.

Oui c'était très soudain ! En fait ils ont fait une énorme fête et ils ont dit «Hop c'est terminé». Je t'avoue que nous on était au courant, mais je me suis dit vas-y il faut que je trouve quelque chose de français, car je me sens très français dans la musique que je produis et quelque chose de familial, car j'adore l'esprit de famille et bosser en équipe que ce soit avec Club Cheval, que ce soit avec mes potes avec Bromance. Et du coup j'ai eu la chance de croiser la route de Pedro quand j'ai terminé mon EP. Tu vois des fois je vois cet alignement des planètes «Je finis un EP, je croise Pedro [NDLR : Pedro Winter, fondateur d'Ed Banger], Bromance se termine, plus trop de taff avec Club Cheval « et là bam voilà : All Inclusive.

Ce coté très français dans tes musiques, comment se développe-t-il ? Peux-tu nous parler de tes influences ?

En fait, on parle de french touch ce qui veut tout dire et rien dire. Soit Daft Punk première époque, soit un truc plus large et je verrais ça plutôt comme ça. Ça commence à Michel Berger et ça ne s'arrête pas car c'est un mélange de techniques. La musique dansante ça demande une certaine technique, utiliser une boîte à rythme et en même temps très



Myd, Caroline Fauvel
pour Maze Magazine

mélancolique et qui parle à tout le monde, Michel Berger c'était déjà ça tu vois, La groupie du pianiste c'est mélancolique et dansant, Daft Punk c'est pareil mélancolique et dansant, comme dans Around the World par exemple, Justice, D.A.N.C.E. même schéma, et aujourd'hui The Sun c'est mélancolique et dansant, c'est une sorte de tradition française romantique et technique qui raconte beaucoup de choses.

Tu parlais de tes camarades de Club Cheval qui faisaient du cinéma à coté et justement toi tu as produit la bande originale de Petit Paysan d'Hubert Charuel que tu as connu à la FEMIS. Comment s'est construit ce projet ?

Je n'ai pas monté ce projet avec lui car je le connaissais. C'est arrivé car je le connaissais, mais en fait c'est arrivé à un moment où je terminais mon EP et lui il m'a écrit, il m'a dit voilà je termine mon long-métrage, alors que ça faisait plus de cinq ans qu'on s'était pas parlés parce qu'on bossait et il écrivait son film. C'est très très long d'écrire un film, et il me dit «J'ai envie de faire une BO spéciale, est-ce que ça te brancherait de la faire car on me propose des gars un peu plus old school, je sais que t'en as jamais fait mais est-ce que ça te brancherait ?» Et moi dès qu'on me propose un truc que j'ai jamais fait que ce soit du rap, une BO de film ou n'importe quoi, il y a toujours un moment dans ma tête où je me dis «A voir». J'ai testé quelques morceaux pour voir comme ça se fait et si je trouve ça cool on y va. Et il s'avère que dès les premières démos il y a eu un engouement de la prod', de lui, de moi aussi et du coup on a fait le film ensemble. Et après il y a eu le succès du film. Il y a eu la nomination aux César et j'ai gagné le prix à Angoulême, enfin il y a eu pleins de choses comme ça !

C'est une expérience assez excitante, tu te verrais renouveler cela ?

Comme je te dis s'il y a un autre film qui me plait que je trouve excitant, si ça arrive ça peut être cool !

Sans transition par rapport à ton nom, quelle en est la signification ?

Myd c'était le nom de mon grand-père en fait, du coup je l'ai repris car il me plaisait bien !

Mieux que Quentin c'est ça ?

(rires) Mieux ou pas mieux, enfin tu sais quand tu commences à faire de la musique tu te dis jamais «Ce nom je vais l'utiliser et il sera sur des flyers partout un jour !». Quand tu commences tu te dis faut juste que j'ai un nom, c'est comme Club Cheval tu te dis pas «Putain Club Cheval ce sera une marque et on ferra des vinyles», tu te dis jamais ça. Tu trouves un nom et tu te dis que ça fera le taff !

Tu parlais notamment de rap tout à l'heure et tu as beaucoup bossé dans ce milieu, avec DJ Kore par exemple, mais il y a aussi ce que t'as fait avec Club Cheval, et là tu te retrouves dans un registre plus pop, plus dansant, dans quel milieu tu te plait le plus ? Est-ce que tu te retrouves partout ?

Je me retrouve dans mes envies en fait. Faire ce que je veux faire au moment où j'ai envie de le faire. Ces musiques je les ai toujours faites de manière artisanale, même quand je bossais avec Theophilius London ou avec des artistes plus internationaux, à

aucun moment je me suis retrouvé à me dire il me faut 30 musiciens, des cigares, plein d'argent. Moi je me vois comme un artisan, j'essaie de faire un truc en particulier assez français, ce qui est très excitant pour des américains, car il y a des accords auxquels ils pensent pas, des musiques ou des mélanges, et là ils appellent un artisan. C'est comme quand tu contactes un ébéniste car t'aime bien son motif, en même temps ta grand-mère peut le trouver mortel, en même temps l'ambassade de Turquie peut le vouloir pour orner tout son jardin. En fait je sais que les gens viennent me chercher pour ça.

Avec 10LEC6 vous êtes devenus les derniers artistes phares d'Ed Banger, tu t'es retrouvé projeté là-dedans très rapidement, comment c'était d'être notamment dans la soirée des 15 ans ?

Ca fait plaisir évidemment et ça prouve un truc, je me dis au fur et à mesure, il y a des gens qui me connaissent pour plein de trucs différents ! C'est ce que je disais à un mec avant : «C'est quoi le meilleur conseil que tu puisses donner à un mec qui débute ?» et bien c'est faire de la musique ! Tu peux faire des plans sur la comète, sur ton marketing, mais tout ce qui compte c'est ta musique. Si la musique est cool elle parle, à un moment The Sun les gens ils la trouvent cool. Moi ce que je me demande c'est «Est-ce que les gens ont envie d'appuyer sur play, est-ce qu'ils pensent à toi en se disant j'ai envie d'écouter ça ?» Evidemment que si All Inclusive avait été moins cool, je l'aurais pas tourné malgré tout ce qu'on peut dire sur le streaming, les festoches, les nouvelles possibilités, au final si tu fais de la zik et qu'elle est cool, il va se passer un truc forcément !

Par rapport à la pochette de ton EP comment ça s'est passé ?

C'était plutôt un délire, on a passé une semaine sur un bateau de croisière avec Alice Moitié et on avait décidé de prendre des photos pour le clip, et on savait que la pochette découlerait de tout ça. On s'était jamais dit que ce serait celle-ci, alors que maintenant ça parait évidant : All Inclusive, Myd, le gars avec le cul nu ! Mais en fait elle adore foutre les gens à poils, et à un moment elle me fait ça, «Vas là-bas, fous toi à poil !» Il y avait du monde partout qui se foutait de ma gueule, la photo est fantastique. Il y a la blague d'un coté mais elle est aussi bien, il y a un bon coté comique mais en même temps elle est super belle !

Justement pour All Inclusive tu as récemment publié une version remixé de ton EP avec des artistes comme Moodoïd, comment ça s'est produit ?

C'était un échange pour toutes les tracks. J'aime bien ce truc d'échange de remix, car t'as moins ce rapport d'argent mais plus ce rapport d'artiste, c'est à dire que si je fais un remix cool à Moodoïd et que lui doit m'en faire un après il se dit qu'il doit faire un truc cool. Alors que quand il y a un rapport d'argent on prend moins de plaisir à le faire. C'était ça pour Cassius, aussi c'était ma première sortie officielle sur Ed Banger, et pour Canblaster pareil. Et pour l'anecdote le dernier c'est un remix 8 bit en mode jeuvidéo, c'est un fan il me l'avait envoyé sur Twitter, et j'ai dit à Pedro «Celui-là faut qu'on le sorte !» Car les accords sont sont un peu chauds et tordus, et il a tout retrouvé et c'était assez cool !

Ce qu'on peut te souhaiter à présent ?

Et bien que ça continue, écoute je fais la musique que j'aime, je suis avec mes potes près de la mer au soleil et je joue dans 25 minutes (rires) c'est trop bien !

RENCONTRE AVEC THE KOOKS : « CET ALBUM EST UN RETOUR AUX SOURCES »

Romane Guéchot

The Kooks sont de retour, un nouvel album, Let's Go Sunshine prévu pour le 31 août et déjà trois singles et un clip dévoilés. Quatre ans après leur album à succès «Listen», on est impatients de voir ce que ça va donner. Nous avons rencontré Luke Pritchard, guitariste du groupe, qui a accepté de nous en dire plus sur l'album et sa réalisation...

Musique



The Kooks

L'album sort le 31 août, pendant combien de temps avez-vous travaillé dessus ?

C'est une question assez difficile car on a commencé par effectuer des enregistrements avec le producteur pendant à peu près deux ou trois mois. C'était vraiment cool mais ça ne fonctionnait pas vraiment alors on a laissé ça de côté avant de recommencer encore et encore. Donc ça ne se concrétisait pas vraiment. On a passé environ un an et deux mois à écrire, et l'enregistrement a pris un mois et demi, six semaines.

Vous étiez en tournée l'an dernier. Donc vous avez commencé l'album juste après la tournée ?

Oui, on était en tournée. Mais on a plutôt alterné : tournée, retour aux studios, tournée, retour aux studios...

Avec All the Time et No Pressure, vous avez offert aux fans un double lancement. Est-ce que ces deux musiques ont quelque chose en commun ? D'où vient la décision de les faire sortir ensemble ?

On est tellement généreux (rires). On devait surtout décider de la manière de le faire parce qu'on a été absents un long moment et c'est assez agréable de donner quelque chose de construit jusqu'au bout. C'est un album assez long, on a quelques quatorze morceaux dessus, (rires) ne vous en faites pas. C'était super difficile de choisir un seul single, et on ne pouvait pas choisir, voilà tout !

Donner deux musiques nous permet aussi de montrer deux côtés de l'album, ça en donne le ton. No Pressure c'est un peu nous faisant ce qu'on fait le mieux, c'est vraiment nous. All the Time est probablement un peu plus différente de nous et sonne plus disco. Donc on a voulu montrer deux côtés de l'album et on s'est dit que ça n'aurait pas été abouti si on avait juste donné No Pressure à entendre aux gens car ce sont deux ambiances très différentes.

Personnellement, je voulais vraiment voir sortir No Pressure juste pour être réellement et honnêtement The Kooks. Il s'agissait d'être nous-mêmes.

Quatre ans plus tard, votre état d'esprit est-il différent de celui que vous aviez lors de la sortie de la sortie de Listen, votre quatrième album studio ?

C'est très différent. Le processus de fabrication de l'album était très différent. Listen était une expérience très audacieuse. Le producteur était plus jeune que moi et il était dans le milieu du hip-hop britannique donc c'était à la fois très différent et un véritable challenge. Il était aussi très différent de moi, par exemple il utilisait beaucoup de breakbeats donc c'était quelque chose de vraiment nouveau pour nous à ce moment-là.

On n'est pas démodés, on essaye d'être plus cools et d'apporter de la nouveauté sans utiliser les outils modernes. On essaye de conserver le passé et l'héritage dans la manière dont on enregistre notre musique. C'est ce qui est important dans cet album : il est assez simple et on y trouve beaucoup d'harmonie et de layering mais c'est de la guitare, de la batterie et des basses. C'est très basique.

Le cinquième album était une décision difficile ?

Je crois, oui. Je crois que c'était un assez grand engagement, un enregistrement ambitieux qui a demandé beaucoup de travail. Mais je ne sais pas, je dirais qu'on va juste là où les chansons nous mènent. On fait de la musique en étant bien dans ce qu'on fait, en étant un groupe de rock n' roll britannique.

Quand tu dis « difficile » je ne sais pas si ça l'était pour être honnête. Mais un enregistrement comme ça demande beaucoup de travail. J'ai passé beaucoup de temps à m'assurer que les paroles étaient bien et j'ai essayé de me mettre au défi dans l'écriture des chansons pour être le plus honnête possible [...].

Pour les clips, vous avez une ligne directrice ?

Les vidéos vont suivre les chansons mais on veut faire quelque chose d'un peu différent et prendre un peu de recul. On veut faire plusieurs prises instantanées du quotidien britannique. Toutes les vidéos vont se focaliser sur des femmes fortes et sur tout un tas de petites choses du quotidien britannique mais avec une sorte de gros filtre Instagram. Je voulais que ce soit comme sur Tumblr ou Instagram où on obtient des très belles images positives. Et il y ce truc autour de la femme, on veut rendre hommage à la femme et au quotidien dans une petite ville britannique.

Ce nouvel album semble très différent du précédent en termes de style. Tu as dit qu'il y avait deux styles ?

Je ne sais pas s'il y en a deux, l'album est très éclectique. On essaye un peu de passer d'une chose à l'autre, de présenter des choses différentes et on voulait donner à entendre des ambiances distinctes. C'est ce que j'en pense, qu'est-ce que vous en avez pensé ?

On a remarqué des synthé, plus d'effets et de chœurs... il semblerait que vous soyez passé d'un style grunge/pop à quelque chose de plus électro. Comment vous expliquez ce renouveau ?

J'essaye de me souvenir des anciens sons (rires). Généralement les musiques sont assez complètes et résultent d'un important travail. Comme je vous l'ai dit c'était assez ambitieux, on ne voulait pas exagérer ni mettre trop de choses donc on s'est mis au défi comme je disais.

Cet album retourne en quelque sorte aux sources. C'est un peu l'enregistrement que je voulais faire pour le premier album. On a fait beaucoup d'enregistrements donc c'est sorti de manières différentes. Alors je ne sais pas vraiment, je dirais que cet album c'est nous et ce qu'on fait de mieux. L'album est très neuf mais c'est vraiment nous faisant ce qu'on fait le mieux.

Une anecdote, quelque chose de drôle à propos de l'enregistrement de l'album ?

Il n'y a eu aucun moment drôle (rires). Il y avait des trucs bizarres, définitivement. Je veux dire, on a enregistré à Los Angeles, c'est plutôt une ville «hot» et on a enregistré là-bas, aux Ray Charles studios. Ces studios sont littéralement les bureaux et le musée de la mort, c'est bizarre. On a clairement vu des trucs dont on ne soupçonnait pas l'existence. Mais ce n'est pas vraiment une anecdote ; j'y reviendrai si j'en trouve une !

Pourquoi avoir enregistré à Los Angeles et non en Angleterre ?

Principalement parce que les deux producteurs vivent à Los Angeles. L'un d'eux est un peu du genre années soixante-dix et il y a eu des moments de… chaos et de débauche. Brandon est un super producteur et j'apprécie le fait qu'il ne soit pas super mainstream, qu'il cherche des personnes plus que des stars.

Vous planifiez déjà un sixième album ?

(Rires) Oui toujours ! On prévoit toujours ! Je ne sais pas trop quoi vous dire… J'ai des plans mais je devrais pas, je devrais me poser un peu. Mais oui, je pense qu'on va essayer d'en sortir un avant quatre ans, c'est une pause assez longue…

De nouvelles musiques dont on doit attendre la sortie ?

A la fin du mois d'août l'album sera disponible dans son intégralité. Et une nouvelle musique va sortir dans quelques semaines, pendant le mois !
Ndlr : Il s'agit de Fractured and Dazed, sortie le 14 juin.

Luke Pritchard



UNE ROMANCE LESBIENNE À LA BERENA

Même si la représentation de la communauté LGBTI au cinéma et à la télévision augmente, elle reste encore marginale. En Angleterre, une série a été saluée lors des derniers DIVA awards, une cérémonie qui récompense la représentation des lesbiennes, des bisexuelles, des queers et des trans. La série anglaise Holby City a été récompensée dans la catégorie du meilleur scénario avec l'histoire de Bernie Wolfe et de Serena Campbell. Une présentation de ces deux héroïnes s'imposent.

Holby City est un spin-off d'une autre série anglaise Casualty, qui raconte la vie du personnel de l'hôpital de la ville fictive d'Holby. On trouve des portraits croisés d'une vingtaine de personnages, plus encore si l'on prend en compte le fait que la série existe depuis 1999. Parmi tous ces personnages, on trouve Bernie Wolfe, ancien médecin dans l'armée qui arrive à Holby City en tant que patiente avant d'y devenir traumatologue. Sur place, elle fait la connaissance de Serena Campbell, spécialisée dans la chirurgie vasculaire. Les deux femmes vont tout de suite se lier d'amitié. Plus tard, une romance naîtra.

Ce qu'il faut comprendre avec Holby City, c'est que puisse que cette série est diffusée tous les mardi soirs sur BBC One depuis 19 ans, les personnages vont et viennent. Les acteurs ne sont pas toujours disponibles alors les scénaristes doivent trouver des moyens pour les faire sortir de la série sans tomber dans la facilité, et surtout, pour bien préparer leur retour.

Les deux actrices qui forment le couple Berena (mixe des prénoms Bernie et Serena), Jemma Redgrave et Catherine Russell, ne sont pas arrivées en même temps sur la série. Catherine Russell fait partie du casting d'Holby City depuis plus longtemps que Jemma Redgrave, qui, elle, a été engagée spécialement pour créer ce couple lesbien.

Ce qui change des autres couples homosexuels à la télévision c'est tout d'abord l'âge de leur personnage et des actrices. Elles campent toutes les deux des quinquas actives qui ne cachent pas leur amour. Serena et Bernie ont toutes les deux été mariées à des hommes auparavant et ont toutes les deux divorcé. Bernie s'est séparée de son mari car elle a eu une liaison avec l'une de ses collègues lorsqu'elle était encore dans l'armée. Ici, il y a une représentation très forte. Une femme mariée, maman de deux enfants, qui décide de s'éloigner de sa famille pour son travail, qui risque sa vie et qui se découvre sexuellement. Ce genre de représentation est très rare.

Serena, elle, déclare après son premier baiser avec Bernie n'avoir «jamais été plus qu'amie avec une femme et ça me terrifie.» Car Serena n'est pas lesbienne. C'est une femme qui a connu plusieurs hommes dans sa vie et qui adore

flirter. Elle ne s'attendait pas du tout à être attirée par Bernie. Encore une fois, les scénaristes ne nous vendent pas une passion dévorante mais une amitié qui se transforme en amour. Serena doit subir les blagues de ses collègues et le jugement de sa fille adolescente pour pouvoir être libre.

Très récemment, dans les derniers épisodes d'Holby, Jemma Redgrave a dû partir pour un long moment puisqu'elle avait d'autres projets à réaliser. Beaucoup d'adepte de séries télé le savent, le plus simple pour se débarrasser d'un personnage qui ne va pas probablement pas revenir est de le tuer. La communauté derrière Berena est si importante que les fans tremblaient de peur devant la possibilité que l'une d'entre elles soient tuées. Mais encore une fois, les scénaristes savent très bien à quel point ce couple est important et n'a donc pas commis l'irréparable. Car on ne compte plus les exemples de personnages LGBT qui ne tiennent pas jusqu'à la fin d'une série.

Ici n'est pas l'endroit pour se demander pourquoi mais plutôt de remercier cette série qui offre une représentation réaliste d'un couple lesbien qui va bien !

TOUT TOUT TOUT, VOUS SAUREZ TOUT SUR LE... TATOUAGE

Marque de protestation, apport esthétique, accessoire de mode ; le tatouage prend aujourd'hui une nouvelle signification pour la jeunesse. Rencontre avec cette frange de la population plus vraiment en marge de la société.

Sofia Touhami

Il fut un temps où porter un tatouage était l'un des signes les plus explicites de protestation. Se rebeller contre ses parents ou contre toute forme d'autorité pouvait passer par le dessin indélébile, à jamais ancré dans la peau du contestataire. Quelques groupes en portaient également comme un signe de reconnaissance, comme les bikers et leurs indécrottables têtes de mort enroulées dans des flammes. Force est de constater que les mœurs ont bien changé, et qu'il ne faut plus être un anarchiste ou un taulard pour arborer un dessin sur la surface de son corps.

Pour analyser la place du tatouage dans la société actuelle, rien n'était plus pertinent que d'aller puiser les informations à la source. Trois jeunes tatoués ont livré leur expérience quotidienne, les raisons qui les ont poussé à se faire faire des tatouages, leurs attentes et leur vision de cet art en pleine expansion.

Il suffit d'un regard

Certains clichés ont la dent dure, tous les regards des passants ne sont pas nécessairement bienveillants. Néanmoins, on remarque une inversion de la tendance, voire mieux ; un gain d'intérêt certain pour l'art du tatouage. Stan nous a expliqué que, pour sa part, «les regards des passants ne sont pas accusateurs. On vient même pus facilement vers moi depuis que je porte des tatouages apparents, pour me demander ce qu'ils signifient. C'est gratifiant ! C'est chouette d'engager la conversation sur une note positive».

Les seules personnes maintenant mordicus leur opposition restent les parents des principaux intéressés. Pour le reste, l'ensemble de la société semble devenir de plus en plus indifférente à ce qu'elle qualifiait de monstre peinturlurés il y a une vingtaine d'années.

Les expériences personnelles ne sont pas toutes positives, elles peuvent même refléter un rejet persistant de la société dans son ensemble. Juliette confie que le tatouage a été libérateur pour elle et l'a aidée à accepter son corps tel qu'il est. Qualifiant elle-même son physique de «hors standard», certains de ses tatouages illustrent son détachement des critères de beauté. Elle a appris à s'aimer elle-même, telle qu'elle est, et refuse de se soumettre à une quelconque règle esthétique dictée par les magazines.

La confiance que la jeune femme a en elle grâce au 10ème art n'a pas encore percuté l'esprit des passants. Elle ne compte plus les agressions verbales et les regards moralisateurs, parfois plein de jugement, souvent dédaigneux. Selon elle, «il y a encore du chemin à faire. Je rêve qu'on accepte autant mes tatouages que mon apparence dans son ensemble».

Esthétiquement significatif

Un tatouage n'est pas un simple trait d'encre. Tantôt significatif et profond, tantôt esthétique et stylisé, toutes les explications existent pour décrire les dessins arborés fièrement par les tatoués. Pour Sébastien, un tatouage doit être l'empreinte d'un élément de vie, d'une époque charnière, d'un instant que l'on veut rendre éternel. Ce qui compte pour lui c'est de raconter son histoire à travers d'autres Histoires, avec un grand H celles-ci. Intéressé par les cultures ancestrales, c'est tout naturellement qu'il a entrepris des recherches poussées sur tous les peuples asiatiques ayant fait du tatouage un rite de passage ou une emprunte indélébile indissociable de l'humain.

D'un autre côté, aucun tatoué ne se sent forcé de porter un message fort à chaque fois qu'il se rend chez le tatoueur. C'est ainsi que Juliette arbore autant de tatouages purement esthétiques que de dessins permettant de lire son histoire personnelle sur sa peau, chapitre après chapitre. Elle le dit elle-même : «Je me considère comme une toile nue sur laquelle les artistes tatoueurs peuvent exprimer leur créativité».

Sofia Touhami
pour Maze

Enfin, Stan prend le meilleur des deux mondes. Certes, elle choisit ses motifs en fonction de leur beauté, et peut passer plusieurs semaines à finaliser un projet avant de se le faire tatouer. Mais le but final de toutes ces séances sous l'aiguille reste de marquer son corps. «J'ai une peur maladive de vieillir. En me faisant tatouer, j'inscris dans ma peau des époques, des lieux et des rencontres. C'est une façon de me rappeler mon passé et d'envisager sereinement l'avenir».

Communauté individualiste

Il est rare que les personnes tatouées se revendiquent membre d'une communauté. Ils admettront volontiers faire partie d'un groupe de gens partageant les mêmes attributs physiques, mais ils ne se sentent pas liés les uns aux autres. Ils respectent le travail des syndicats d'artistes tatoueurs, puisqu'ils décrivent eux-mêmes les professionnels de l'aiguille comme des artistes à part entière. Mais leur lien à cet art en pleine expansion s'arrête là. Comme l'expliquait Sébastien, «le tatouage est un support à d'autres formes de lutte. J'aime le travail de Eva Mpatshi. Elle fait des flash très engagés, comme des culottes ensanglantés ou des jambes poilues pour la lutte féministe, ou des tatouages pro-vegan». En somme, les communautés militantes sont friandes du tatouage pour sceller leur engagement, mais les tatoués eux-mêmes vivent leur passion comme un hobby personnel, pas comme un combat collectif.

En bref, même si les moeurs évoluent dans le bon sens, il reste encore du chemin à parcourir avant que le tatouage ne souffre plus d'aucun a priori. A ce titre, il est important de rappeler que certaines organisations luttent quotidiennement pour la reconnaissance de la pratique comme un art à part entière, et non comme une simple prestation de service. Qui sait, dans quelques années peut-être, les artistes tatoueurs jouiront de la même reconnaissance que les peintres ou les sculpteurs il y a quelques siècles.



© Sofia Touhami



© Sofia Touhami



© Sofia Touhami

« LES TONTONS FLINGUEURS »: FILM POLICIER À LA FRANÇAISE

Chaque mois, la rédaction de Maze revient sur des classiques du cinéma. Après l'incontournable Jetée de Chris Marker place à Georges Lautner et sa bande de truands dans les Tontons Flingueurs.

Louison Larbodie

1963, Georges Lautner n'en est plus à son coup d'essai, mais il s'apprête tout de même à sortir son film culte. Celui qui l'a inscrit dans les cœurs d'un public fidèle qui n'a cessé de le célébrer à travers les années. En 2013, juste avant d'expirer son dernier souffle, il avait déjà pu revoir une dernière fois son film, au cinéma Gaumont de Toulouse pour une séance anniversaire spéciale, aux accents de mythe.

Un film noir

Ici, le cher Fernand Naudin, interprété par le non moins fameux Lino Ventura, quitte sa petite ville de campagne, Montauban, pour Paris. Au chevet d'un de ses vieux amis, il découvre que celui-ci a décidé de lui léguer ses affaires comme la garde de sa fille. Décidé à rentrer au plus vite, Fernand souhaite tout faire pour se débarrasser de ce lourd héritage composé d'une distillerie, d'un bar et d'une maison close, qui le replonge dans son ancienne vie de gangster. Mais de fil en aiguille les embuscades et tentatives de meurtre répétées poussent Fernand à respecter les volontés de son ami, puisqu'il réalise que les anciens associés du Mexicain essaient de l'évincer.

Adapté de Grisbi or not Grisbi d'Albert Simonin, co-scénariste de l'œuvre, les Tontons Flingueurs reprend les codes du film noir inspiré par l'esthétique expressionniste. Pourtant le côté gangster se dissipe peu à peu sous le voile d'une franche rigolade, suivant un scénario bien ficelé.

Comique et attendrissant

Si le film de Lautner est entouré d'une telle aura, c'est notamment grâce au travail d'orfèvre du père Audiard, Michel de son petit nom, qui y a disséminé des répliques incisives jouant sur les zygomatiques. On ne compte plus les livres y faisant référence ou dédié au sujet. Des dialogues à l'argot, le film regorge de bijoux linguistiques rendant chaque personnage attachant avec ses spécificités langagière ou bien ses répliques inoubliables. Au sein de ce florilège on a aussi bien droit à l'archétype du méchant allemand à l'humour cynique, qu'à Jean, l'ancien tolard converti en parfait majordome au faux accent anglais à couper au couteau répétant ces « Yes, Sire ! » inlassablement, ou à Pascal première gâchette du Mexicain et son esprit de famille. Il y a également les Volfoni (Bernard Blier et Jean Lefebvre), leur maladresse, leur simplicité d'esprit et leurs scènes inoubliables. Sans oublier le notaire, cet accro à l'argent et son « Touche pas au grisbi, salope ! » dans cette scène de cuisine savoureuse durant laquelle les quatre compères refont le monde après une bonne bouteille de « Vitriole ». S'enchaînent alors les « Y a pas que de la pomme !» ou encore « J'ai connu une polonaise qui en prenait au petit déjeuner » et autre moment de rigolade délectables.

Si l'on passe d'un Naudin bourru qui assène résolument qu'« on ne devrait jamais quitter Montauban », peu à peu le récit nous fait découvrir un personnage drôle, détaché de son ancienne vie, sensible au bonheur de sa nièce. Ce qui nous rappelle qu'après la guerre, l'amitié n'est pas loin.

Un air de liberté

Les années 1960 sont aussi le reflet d'une France faisant face à diverses réalités, différents styles de vie et à des conflits générationnels saisis avec brio par Michel Magne ayant alors composé un thème Yé-Yé pour le film. Associé à cet air des plus enjoué, Patricia amène une certaine ivresse, folie et légèreté qui charme et traduit une évolution des mœurs. Sans oublier un côté comique, celui de sa relation cachée avec Antoine (Claude Rich), qui a le don d'irriter son tonton. Si dans l'image le noir et blanc apporte et associe le film à un genre des années 1940, son propos est pourtant celui d'un pays qui se détache de l'austérité de la guerre passée, qui entre dans une période de détente, dans les Trente Glorieuses et qui montre un certain besoin d'insouciance et de liberté. Mais également un besoin d'innover, même si cela n'est pas toujours compris, comme le démontre la relation d'Antoine, compositeur de musique concrète et de Fernand.

Une affaire de famille pour un film fédérateur

Les années 1960 battant leur plein, les critiques écrivent des odes à La Nouvelle Vague et ne voient alors que peu d'intérêt dans cette comédie, dévalorisée. Mais les

Tontons Flingueurs n'ont pas eu besoin de prix ou de nomination pour s'insérer dans une culture commune et pour rencontrer un succès populaire qui n'a cessé de grandir depuis sa sortie. Juste eu besoin d'un esprit familial, d'une équipe prête à faire du cinéma et à s'amuser ensemble. À être fidèle aussi, puisque Francis Blanche, Bernard Blier, Jean Lefebvre et Lino Ventura, comme Michel Audiard ont collaboré à maintes reprises sur les films de Lautner. Une vision du cinéma bonne enfant appréciée depuis des années, et qui n'a de cesse de s'imprégner dans les mémoires comme l'ont rappelé les hommages faisant suite à la mort du réalisateur ou les scènes détournées dans la culture populaire.

Un film qui se transmet comme un héritage familial, qui se partage entre générations tant les dialogues en plans fixes fédèrent joies et rire. Se murmurent alors des «Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît » au milieu d'un salon et des souvenirs d'enfance. Parce qu'un film culte c'est aussi ça, intemporel dans le bonheur fédéré. ∎



Gaumont

Gaumont



Cinéma

CINÉMA ET HOMOSEXUALITÉ : TRISTESSE CONTEMPORAINE ?

Caroline Fauvel

Le cinéma s'est aujourd'hui emparé du sujet qu'est l'homosexualité. Un sujet sensible longtemps décrié mais qui est mis en lumière par une certaine démocratisation des mœurs et la mise en avant des causes LGBT. Des valeurs qui prennent une place de plus en plus conséquente dans notre société.

On assiste à l'éveil d'une conscience plus ample sur le sujet, mais que doit-on penser aujourd'hui des représentations attribuées à l'homosexualité au cinéma ? Il faut admettre que le cinéma est vaste et qu'il est donc difficile d'établir un constat exhaustif de la situation du cinéma «gay» aujourd'hui. Cependant le paysage médiatique laisse entrevoir des films abordant des situations plus que d'autres, des scénarios plus ou moins similaires, avec une amertume bien présente qui semble poursuivre l'exposition de cette sexualité au cinéma.

Le fait est que ces représentations résultent d'un traumatisme variable selon les pays de production, de diffusion, l'homosexualité demeurant malgré sa démocratisation un tabou inhérent de la société contemporaine. Doit-on rappeler qu'en France l'homosexualité n'est plus reconnue comme une maladie seulement depuis 1981, et que dans beaucoup de pays encore il s'agit d'une pratique purement et simplement interdite. Comme au Kenya où le film Rafiki présenté cet année à Cannes dépeint l'amour impossible de deux femmes dans un pays où l'homosexualité est sévèrement pénalisée. Ces représentations résultent ainsi d'un passé / présent douloureux liées à un intérêt encore très récent et partiellement inachevé pour cette sexualité.

Le constat est qu'aujourd'hui ce cinéma qui s'intéresse à la cause homosexuelle produit des histoires souvent belles, biens écrites, mais pourtant le recul nous mène au constat suivant : bien souvent ce cinéma se révèle d'une tristesse alarmante. Histoires impossibles, instabilité constante, présence récurrente du SIDA, amours imparfaits, isolement relationnel. Des éléments cruciaux qui alimentent des clichés épidémiques sur l'homosexualité, dépeignant ces individus comme des éléments insaisissables.

Ainsi si l'on se penche sur le cas de 120 Battements Par Minute, et Plaire Aimer et Courir Vite, deux films français qui ont eu un fort succès à Cannes en 2017 et 2018, ceux-ci dépeignent tous deux des amours impossibles entachées par la perte douloureuse de l'être aimé, une perte causée dans les deux cas par le SIDA. Et malgré la qualité de ces films qui sont brillamment exécutés, et qui cherchent à dépasser le simple sujet «homosexualité» et deviennent comme 120 Battements par Minute un véritable film politique, on se trouve confronté à un cinéma qui n'offre pas de situation particulièrement positive. Et donc même en ayant apprécié les deux films on demeure assez désemparés par la situation dépeinte qui reste douloureuse à observer.

Le fait est que ces films répondent néanmoins à un besoin, un besoin de deuil, un besoin d'exprimer une réalité trop souvent complexe et difficile pour les personnes concernées. Le cinéma permet alors d'extérioriser la place encore trop marginalisée des personnes homosexuelles et de transmettre une réalité, une réalité qui peut déranger, mais aussi alarmer sur des comportements sociétaux et sensibiliser le public à cette cause et à ses enjeux.

Mais une autre question terre à terre se pose, le fait est qu'il y a également une forme d'engouement pour la cause LGBT, qui présente à la fois des cotés positifs et négatifs, dans le sens où le sujet peut



Call Me By Your Name
© Sony Pictures
Releasing France

rapidement devenir l'atout marketing d'un film. C'est la sensation qui a été transmise par le film Call Be Your Name pour bon nombre de spectateurs souvent déçus par le caractère réducteur du film, qui malgré sa poésie évidente prend cette fois trop à la légère le sujet et semble impossible dans sa contextualisation. Il y a alors cette impression que «le film gay» est devenu le nouvel atout divertissant du cinéma dans le monde occidental, et qu'il permet de propulser le film.

L'autre difficulté immanente de ce cinéma c'est son absence de diversité. Effectivement si auparavant le cinéma caricaturait l'homosexuel comme une «folle», celui-ci en est encore à ses balbutiements et s'attache bien souvent à représenter une certaine catégorie de la population, c'est à dire bien souvent des hommes blancs, alors que l'homosexualité est une réalité universelle. Ainsi la femme homosexuelle est encore trop peu souvent le sujet de ces transcriptions. La Vie d'Adèle, Carol, Les Adieux à la Reine, Mulholland Drive… La sexualité féminine est encore tabou ou sous-représenté dans le cinéma actuel. Peu de films traitent ces sujets Des films font cependant exception comme le long-métrage indépendant Moonlight qui s'intéresse à l'homosexualité d'un jeune homme noir, ou encore le film Mademoiselle de Park Chan Wook.

Quelques films sur l'homosexualité sortent cependant du lot. Ils semblent aborder des réalités plus actuelles qui ont fait le deuil d'un passé encore proche et douloureux pour représenter une réalité plus actuelle et singulière, crédibilisant les situations et rendant une identification possible pour les homosexuels. Le film Love Simon, semblent ainsi répondre à ces nouvelles attentes plus concrètes s'attaquant plus frontalement au sujet. Si le film Love Simon semble pouvoir tomber dans le cliché et il n'est cependant pas négligeable de voir le coté épanouissant de ce long-métrage. En effet en se rapprochant des teen movies mainstream ce cinéma s'adresse à une audience plus large et peut s'attacher à des sujets plus concrets qui donnent des exemples plus positifs aux différentes générations. Ce type de film ouvre de nouvelles possibilités dans le sens où il donne un exemple et transmet le message suivant «les gays aussi ont le droit à du positif».

Ce qui découle de cette situation c'est cette récente prise de conscience du grand public qui repose sur les représentations et notamment sur le cinéma. Celui-ci diffuse une image efficace, et similaire à des réalités mais qui cependant demeure très triste de par le caractère encore naissant de ces prises de conscience. La société et ses représentations et notamment les représentations cinématographiques ont donc encore du progrès à faire. Il reste à voir comment ce cinéma évoluera dans les prochaines années, et voir si celui-ci tend vers un progrès où la sexualité sera moins vécu comme une problématique sociale par la société, le cinéma pourra alors raconter une nouvelle réalité plus apaisée, et plus humainement viable, comme le ferait aujourd'hui le cinéma traitant de l'hétérosexualité. Tout reste alors à construire.

10 MINUTES À CABOURG AVEC PÉPITE

Sur fond de Coupe du Monde on a rencontré le duo pop Pépite. Un peu avant leur passage sur scène à Cabourg Mon Amour, les deux Parisiens ont évoqué leur parcours passé et à venir et nous éclairent un peu plus sur leur musique.

Caroline Fauvel

Musique

Maze magazine : Alors tout d'abord comment ça va ?

Thomas : Ecoute très bien ! On est arrivés à 13h et quelques en début d'après-midi !

Vous faites beaucoup de concerts en ce moment ?

Thomas : Pas énormément, ça se calme en ce moment, on en a un petit peu la semaine prochaine !

Edouard : Quelques festivals, mais des festivals de qualité ! On est contents d'être à Cabourg il y a du beau monde ici !

Comment ça se passe dans la production de la musique de Pépite notamment pour les paroles, comment tout cet ensemble est arrangé entre vous ? C'est Thomas qui chante mais toi Edouard pourquoi tu ne participe pas à ça ?

Edouard : Car j'adore chanter mais je chante très mal, donc j'y travaille mais j'ai du mal du coup c'est Thomas qui écrit généralement c'est la logique de la chose, Thomas écrit au synthé, au piano et me les apporte au studio et on réfléchit à comment faire ça il me laisse en studio pendant quelques jours et ça se fait comme ça !

Vous jouez à quatre sur scène cependant ?

Thomas : Les autres membres ne sont jamais en studio mais en live ce sont nos acolytes Paul et Redha et ça se passe toujours aussi bien !

Vous êtes toujours chez Microqlima (L'Impératrice, Isaac Delusion...) et avant c'était quoi Pépite ?

Edouard : Moi j'étais pas sur un label, on faisait pas de musique ensemble j'avais un projet beaucoup plus électronique.

Thomas : En fait nous deux on s'est rencontrés sur la plage en Bretagne et non pas en Normandie (rires) par des amis communs près de Dinard dans le 35 !

Edouard : Un peu de foot une petite guitare une chanson des Strokes et c'est parti !

Tu parles justement des Strokes, qu'en est-il de vos influences ?

Edouard : Tout ce qui est visuel c'est mon frère qui s'en charge les visuels, les lives, les pochettes, les clips, c'est lui qui transcrit ce qu'on a dans la tete en images, et on aime beaucoup l'univers qui correspond à ce qu'on recherche. Après l'inspiration musicale on écoute un peu de tout, moi j'ai toujours les Beatles qui sont mon groupe préféré, aussi bien en termes de production que de paroles et je suis plus rock, grand fan d'Animal Collective, de Tame Impala, Mac Demarco. Thomas est plus fan de Bob Dylan et Charles Trenet.

Thomas : Oui moi j'ai toujours été fan de ce type de chansons !

Caroline Fauvel
pour Maze





Musique

Vous étiez en tournée avec L'Impératrice et tout comme eux vous êtes sur la compilation Souvenirs d'été publiée sur Deezer où vous avez repris Capri c'est fini, et on se rend compte qu'il y a un réel renouveau de la variété française aujourd'hui, comme si on atteignait un age d'or retrouvé de la variété, vous en pensez quoi de tout ça ?

Edouard : C'est vrai que c'est très drôle de voir les différentes chansons qu'il y a la dessus, on pourrait les inclure dans la liste des plaisirs coupables et pourtant toutes les interprétations sont très sincères, c'est intéressant de voir la relecture de notre génération et à quel point elle prend ça très au sérieux il y a toujours ce coté synthé un peu kitsch et tout mais au fond les paroles et la manière de raconter les choses dans ces chansons sont très sincères comme aujourd'hui !

Après vos deux EPs Renaissance et Les bateaux , vous prévoyez un album ?

Thomas : Oui ! Il est fini d'être composé là depuis peu il faut qu'on le produise à partir du mois d'août donc il sortira début 2019 !

Vous pouvez nous en dire un peu plus là dessus ? Des collaborations éventuelles ?

Thomas : Il y a des collaborations dans la composition mais pas de featuring dans la musique !

Edouard : On cherche pas mal à travailler avec d'autres personnes, le reste du temps c'est assez solitaire, de faire ça à deux on faisait tout à deux, on avait besoin de se nourrir d'autres choses ici, chercher d'autres influences qui vont se nourrir et se nourrir et ressortir ça naturellement, on a fait des super morceaux avec ça !

Pour votre EP remixé comment le projet s'est amorcé ?

Thomas : On a fait ça par connaissances !

Edouard : C'est la première fois qu'on fait ça et on avait envie de voir ce que ça donne, et c'est une bonne surprise !

Un petit favori parmi ces chansons ?

Thomas : Moi je les aime toutes !

Edouard : Moi celui qui m'a quand meme le plus surpris c'est celui de Vaati, petit coup de cœur sur celui là, c'est surprenant, dès qu'on a entendu on a fait «Wow faut qu'on aille le rencontrer comment il fait ça» !

Un petit mot pour la fin ?

Et bien ce sera allez les Bleus ! Tous en bleu !!

LES GUERRIERS MASSAÏ : UNE GUERRE POUR LA PRÉSERVATION

Dans son rapport de mai 2018 sur les guerriers Massaï, l'ONG Oakland Institute tire la sonnette d'alarme. La vie et la culture des Massaïs, emblématique peuple de Tanzanie et du Kenya, est mise en danger par les compagnies d'écotourisme qui volent leurs terres, avec l'accord du gouvernement, pour s'approprier les ressources.

Claire Lepoutre

Les Massaïs, un peuple indigène au regard du monde

On ne présente plus les guerriers Massaïs, qui vivent en Tanzanie et au Kenya. Cette population semi-nomade est l'une des préférées du grand public occidental. Leur culture et traditions avait fait au moins l'objet d'une émission de «Rendez-vous en terre inconnue» en 2014. C'est un guerrier Massaï qui fait aussi la couverture du livre du photographe Jimmy Nelson «Before they pass away» de 2014, un ouvrage salué par la critique artistique, mais qui ne présente pas les violences auxquelles les ethnies photographiées en communion avec la force de la nature sont exposées dans la vie réelle.

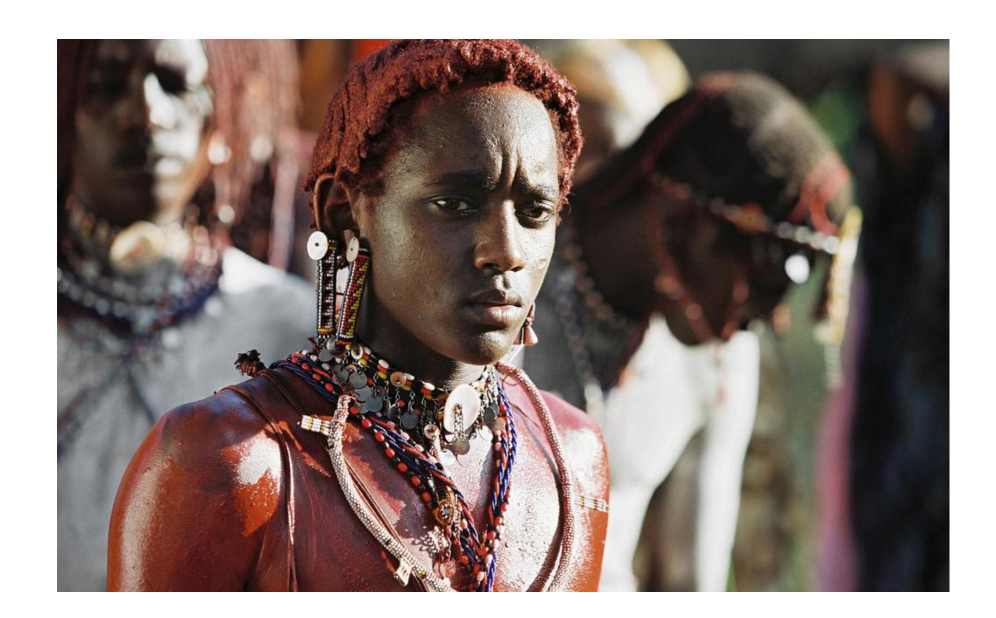
Les Massaïs depuis 1950 sont chassés de leur terre par les lois sur la «conservation» des terres et de la faune dans le nord de la Tanzanie. Ces lois ont été adoptées progressivement pour réduire les droits de pâturage pour les bétails et les droits de cultiver des Massaïs. Pourtant, alors que le droit national la met en danger, cette tribu africaine reste assez populaire au niveau international pour que des safaris soient organisés sur le thème d'une rencontre avec leur culture. Il faut dire que l'immense parc de Serengenti, terre habitée par les Massaïs et objet de l'inquiétude de l'ONG Oakland, est un des plus idéales pour un safari grâce à la grande richesse de sa faune et de sa flore. Or, si les Massaïs participent à la préservation et à la mise en valeur de leur terre, car ils sont aujourd'hui employés par des ONG avec succès pour participer à la préservation d'espèces en danger comme le lion, l'ONG Oakland Institute dénonce les pressions exercées par deux compagnies d'éco-tourisme et le gouvernement, qui visent à expulser les Massaïs pour y développer le tourisme et la chasse, qui sont très rentables.

La popularité des Massaïs est telle que l'acteur américain Edward Norton avait invité trois Massaïs à participer avec lui au marathon de New-York afin de lever des fonds et soutenir un programme de protection et de développement de la tribu Massaï. Si les fonds ont sans doute contribué à envoyer les enfants Massaïs à l'école ou à engager leurs parents dans la protection de la nature, il reste que la prospérité de la tribu est mise en danger car la Tanzanie ne se montre pas favorable, elle, à ce projet de préservation selon le rapport de l'ONG Oakland Institute de mai 2018, ce que le pays dément cependant.

De nouveaux modernes qui n'ont pas acheté leur terre

L'ONG Oakland Institute, qui a beaucoup travaillé afin de faire pression sur les gouvernements pour une justice pour les populations les plus faibles, s'alarme de la situation des Massaïs et du vol des terres ainsi que du non-respect des droits des hommes avec l'investissement international sur des terres ancestrales. Le phénomène constaté est mondial et les Massaïs qui habitent sur une zone très riche en faune et flore n'y échappent pas. Selon le rapport «Losing the Seregenti: The Maasai Land that was to Run Forever», la loi en Tanzanie se veut complice des deux entreprises étrangères Tanzania Conservation Ltd (TCL) organisatrice de safaris et Ortello Business Corporation (OBC) des Etats arabes unis où les membres de la famille royale sont friands de chasse. TCL est accusée d'interdire l'accès des Massaï à l'eau et à la terre et d'envoyer la police les battre et les arrêter. Quant à OBC, leur licence exclusive d'exploitation aurait conduit à la destruction des maisons de Massaïs en y mettant le feu et à la perte d'un certain nombre d'animaux et au déplacement du bétail des Massaïs. Les entreprises d'écotourisme n'auraient pas hésité à faire valoir leur droit de propriétaire terrain pour se retourner contre les Massaïs qui n'ont eux aucun droit à être là si on

Photographie issue du film Massaï (Les guerres de la pluie). Crédits : Eskwad / Wild Bunch Production



ne prend en compte l'occupation passée qu'ils ont faite de la région.

Si une telle situation est possible, c'est parce que les Massaïs n'existent pas en tant que tribu indigène selon la position plus ou moins sincère du gouvernement tanzanien. Celui-ci affirme que les Massaïs ne sont pas indigènes puisqu'ils sont pastoraux et qu'ils ne chassent plus, ce qui les exclut de la définition. Il pense aussi que les ONG manipulent l'image des Massaïs alors qu'ils sont loin d'être indigènes, certains enfants éduqués étant devenus professeurs par exemple. Les Massaïs sont ainsi au regard du droit des hommes ordinaires qui ne possèdent pas la terre.

Dans les années 1980, des terres auraient été vendu à TBL, bien après les périodes de colonisation. Mais il n'y avait pas de protection pour les Massaïs dépossédés de leurs terres par l'investissement. En août 2017, le Ministère des ressources naturelles et du tourisme de Tanzanie aurait émis l'ordre de brûler les habitations traditionnelles Massaïs au motif de préserver les écosystèmes. Des habitats ont été brûlés et des milliers de Massaïs déplacés, affectant leurs cheptels. Dès juillet 2016, les arrestations de Massaï ont commencé. Elles ont fait des blessés parmi les membres de la tribu sur lesquels la police a tiré au fusil.

Les solutions proposées par les Massaïs écartées

Les Massaïs sont obligés de se tourner vers la communauté internationale afin que leurs propositions soient prises en compte. Parmi celles-ci, celle de reconnaître les droits de propriété de la communauté Massaï, l'accès aux points d'eau, l'établissement de règles claires pour faciliter le lien entre des Massaïs et l'exécutif.

Les Massaïs ont espoir que les enfants éduqués reviendront préserver la culture de leurs parents et leurs terres ancestrales, épaulés par les ONG internationales.

En 2014, un appel à l'aide des Massaïs contre les violences de la police a été lancé sous la forme d'une pétition mondiale afin de tenter de mettre fin aux expulsions des terres au profit des concessions de chasse. L'ONG Oakland Institute dénonce aujourd'hui la complicité du gouvernement tanzanien avec les entreprises touristiques qui violente les populations Massaï. Début juin 2018, 24 Massaï ont été incarcérés. Ils ont été interdit d'assister à leur audition à la cour de justice d'Afrique de l'Est. Les charges opposés étaient l'interdiction d'aller en justice contre le gouvernement sans permission, verser de l'argent à leurs avocats sans la permission du gouvernement ou encore avoir participé à présenter de fausses allégations dans le rapport de l'ONG Oakland Institute. A la suite du rapport de l'ONG, le gouvernement se montre très menaçant envers les Massaïs.

Ils restent très populaires. La sagesse Massaï fait l'objet d'article de grande presse. Les pratiques interdites de cette tribu ne sont presque plus de l'ordre du jour. Depuis que la chasse aux lions est contre la loi, les Massaïs protègent au contraire l'espèce dont le nombre a triplé depuis, et les ONG continuent de se battre contre la barbarie de l'excision des jeunes filles selon la tradition.

Les médias se focalisent aujourd'hui toujours sur le grandiose d'une culture indigène d'Afrique traditionnelle dans un décor immaculé qui provoque la convoitise des entreprises de l'écotourisme en essor. Par exemple, la philosophie Massaï ou encore leur récente volonté d'imposer des droits d'image rémunérateurs sur la médiatisation de leur culture est plus médiatisée que la violence discriminatoire et les bouleversements climatiques dont ils sont victimes.

Musique

RENCONTRE AVEC GRAND BLANC ÉTHIQUE EN NORMANDIE

Alors que leur deuxième album paraîtra le 14 septembre prochain, nous avons rencontré Grand Blanc autour d'une pizza, en banlieue parisienne, entre deux sessions de répétition. Camille, Ben et Korben ont répondu à nos questions, tandis que Luc était dans les tribunes du stade Luzhniki pour France–Danemark.

Victor Costa

Vous venez de terminer une tournée de trois mois durant laquelle vous avez ouvert pour Indochine. Comment ça s'est fait ?

Ben : Un peu par hasard, naturellement. Nicolas Sirkis a écouté Grand Blanc et il a bien aimé, du coup il nous a envoyé un mail.

C'est un membre de son équipe technique qui lui a fait écouter. On l'a ensuite rencontré sur la tournée et il était assez fier et content d'avoir réussi à glisser notre disque sur le bureau de Sirkis.

Vous jouez habituellement dans des salles de musiques actuelles dont la jauge varie entre 200 et 1500 personnes. Comment s'est passée l'adaptation aux Zénith, et à des plus grandes salles, notamment Bercy en ouverture et le Galaxy d'Amnéville en clôture ?

B : On est arrivé à Bercy, on flippait de ouf (rires) Finalement, ça s'est bien passé.

Les sets étaient courts, environ 30 minutes, du coup ça fait que t'es tout le temps concentré. Dans une SMAC [Salle de Musiques ACtuelles, ndlr] t'as un rapport direct aux gens, jusqu'à 500, 600, 700 personnes, tu vois les visages. Tu peux aller dans le public, la scène est beaucoup moins coupée de la fosse. Ton interaction est différente, l'expression de ton visage est visible par les gens, on est pas sur un écran géant. Dans un Zénith, c'est beaucoup moins direct, t'es beaucoup moins dans l'expression personnelle. T'es plutôt dans une dimension qui est celle de faire un spectacle.

Je ne saurai même pas dire concrètement ce que ça a changé à la manière de jouer nos chansons mais je sais qu'on l'a changée et progressivement les morceaux marchaient de mieux en mieux.

À l'arrivée, quel est votre ressenti après cette tournée ?

B : C'était une tournée cool en fait. Ça a mis un peu de temps à démarrer pour nous avec cette tournée et ce public. Mais au bout d'un moment, ça a commencé à se passer de mieux en mieux avec les gens. On a commencé à se sentir un peu à notre

place, à comprendre ce qu'on faisait là. À jouer notre musique d'une manière un peu adaptée.

Et ce qui est cool, c'est qu'on s'est rendu compte qu'on partageait quand même quelque chose avec Indochine. C'est pas forcément dans l'esthétique musicale, mais c'est juste qu'il n'y a pas beaucoup de groupes qui abordent des interrogations telles que « où est notre place dans le monde ? », le fait de pouvoir être inquiet, parfois triste. Le côté dark d'Indochine, nous on le partage aussi. C'est intéressant de voir des gens qui aiment se réunir parce qu'ils ont du respect pour la mélancolie, parce que c'est pas très vendeur la vmélancolie. Il y avait des moments vraiment touchants. Il y aura toujours des gothiques en province et sur les marches de Bastille à Paris (rires)

Vous avez fait quatre dates en Asie avant de finir votre tournée en 2016, ainsi que deux dates en Russie il ya quelques semaines. Comment ça s'est fait ?

B : Pour la Russie, c'est grâce aux alliances françaises. Ça se fait beaucoup. Ça fait partie des missions des instituts français d'essayer de mettre en relation des groupes français contemporains avec des évènements sur leur territoire. On a fait deux festivals à Moscou (Bowl) et à Saint-Pétersbourg (Stereoleto). Ils sont en lien constant avec les instituts français et ils demandent des groupes français. Cette année, les instituts de Moscou et de Saint-Pétersbourg avaient entendu notre musique et ils se sont dit que ça collerait bien avec la ligne artistique du festival. On était avec pleins de groupes qu'on a appréciés. On se sentait à l'aise dans la programmation de ces évènements. Les gens étaient sympathiques, ils ont eu l'air d'apprécier notre musique.

Pour l'Asie c'était un peu plus mixte. Il y a eu des dates directement demandées par des programmateurs privés. On a couplé avec des dates organisées par des instituts français.

Korben : Après c'était un peu plus aléatoire selon les pays où on a joué. Par exemple en Chine, on était à Canton - qui est une ville assez ignoble en soi - on avait joué pour un festival de world music. C'était sur une place toute neuve qui n'avait rien à voir avec le reste de la ville, c'était propre avec des pubs anglais et des restaurants de burgers américains. On a joué sur une petite scène installée là pour l'évènement. Il y avait une cinquantaine de Chinois surexcités, ils étaient contents de voir des occidentaux. C'était ultra bizarre.

B : Cinquante Chinois qui ne nous connaissaient pas et qui ont tous voulu faire des selfies. Il y avait une chanson à nous qui était passée dans une pub de Zara en Chine, juste l'instrumentale sans les paroles [Degré Zéro, ndlr]. Les gens avaient entendu la chanson chez Zara et ils voulaient la « Zara Song »

K : Après Hong Kong et Taiwan c'était plus classique. Là c'étaient les festivals qui nous avaient programmé en direct. Ça ressemblait plus à des festivals lambda, à l'occidentale.

B : C'est intéressant parce qu'à chaque fois, ce type d'événement nous permet de constater que l'on devient un groupe de world music l'espace d'une date ou que tu peux arriver dans un pays où le rock'n'roll n'existe pas ou alors à 20% de ce qu'il existe dans ton pays.

Comment s'est passée la période post-premier album ?

B : On a fini la tournée en décembre 2016. Après, Séquences, un programme produit par Arte, nous a invité à faire une captation de nos morceaux à Kerwax, un studio en Bretagne.

C : C'était une belle ligne d'arrivée. On s'est rendu compte que pour un album, il y avait une vie entre le moment où le mix et le mastering étaient terminés, et le moment où la tournée est finie. Tout peut évoluer et tu te rends compte qu'en jouant des morceaux en live, ça ne fonctionne pas forcément et il faut tout réadapter. Quand t'arrives à la fin, c'est comme si t'avais un deuxième album, une deuxième version de ton album, mais vivante. Et là on l'a immortalisée, et c'était bien.

B : Après ça on a eu un petit peu de temps libre, on a recommencé à écrire.

Comment s'est passée la conception de l'album ?

B : Je crois que les idées qui nous ont guidées au début, c'est que quand on a commencé Grand Blanc, à nos yeux, c'étaient surtout les morceaux qu'on produisait qui étaient valables, et non pas notre aptitude à les jouer sur scène. On avait un peu peur de la scène, on ne s'est jamais considéré comme un groupe de scène. On a mis le temps, et puis avec Mémoires Vives et la tournée, on s'est rendu compte que les gens aimaient vraiment ce qu'on faisait en live et on s'est pris au jeu, on est devenu vraiment passionnés par la scène.

On s'est donc dit qu'on allait anticiper sur notre tournée parce que quand tu fais une chanson qui parle d'un thème, ce thème-là, non seulement tu vas passer un an à essayer de l'enregistrer correctement et à être sûr de bien le dire, et une fois que tu l'auras bien dit, tu vas devoir le répéter tous les soirs pendant un ou deux ans. Ainsi, la question centrale de cette période-là était : qu'est-ce qu'on a envie de dire, qu'est-ce qu'on est capable de répéter pendant un an ?

Les principales différences avec la création de Mémoires Vives, c'est qu'il y a un esprit d'ouverture, c'est moins « hardcore » dans le son, il y a plus d'air, c'est une atmosphère plus respirable, parfois plus optimiste. On est encore capable de jouer les morceaux

de Mémoires Vives en étant sombres et « énervés » et on le fera avec plaisir, mais là je crois que ce dont on avait envie c'était aussi de faire un album et des chansons qui fassent du bien à répéter. On n'a pas voulu simplifier notre propos, mais par contre faire un disque qui ait une énergie positive. Ne pas confondre le sérieux avec la négativité. L'énergie positive qu'on a mise dans ce disque, c'est celle qu'on avait accumulé en tournée, au travers de l'attention et de l'amour des gens qui te donnent l'envie de faire de la musique, de faire quelque chose de beau et en même temps ça peut être très illusoire, tu peux également dire « si vous m'aimez je m'en moque, je vais faire n'importe quoi »

Et puis ce après quoi on court depuis le début, le sentiment qui nous fait le plus vibrer musicalement c'est quand on se dit « ouah mais qu'est-ce qu'on vient de faire, c'est cool en fait » Tu vérifies, tu regardes ton pote en disant « c'est cool hein j'hallucine pas » et quand on se retrouve tous à se dire « ouais non c'est vraiment cool », on a tout gagné.

J'ai été intrigué par les photos de vous déguisés avec des cartons et des panneaux d'aluminium dans un champ.

B : On est parti un mois en Normandie au printemps 2017. Ça a été vraiment le cœur de l'écriture de cet album.

C : On était dans une maison vraiment très belle dans laquelle on a installé un studio et où on est resté pendant un mois. Pour cette raison on avait beaucoup de cartons Thomann qui étaient dans l'entrée (rires) et puis on rigolait pas mal pendant ce temps-là, on était un peu surexcités et là on a décidé d'arrêter de jouer pour se taper des barres pendant une heure et on a construit des costumes. Après, je les ai pris en photo. C'était rigolo pendant toute cette période, on a beaucoup fait de musique.

B : Et beaucoup de trucs stupides comme ça. En gros on a passé un mois à zoner entre potes et à écrire dans cette maison.

C : Et on s'est beaucoup amusé, on avait aussi inventé un jeu avec une souche d'arbre et un mur.

B : Pour le premier album, on était assez pressé par le temps, étant donné qu'on ne savait pas vraiment comment faire un disque. On avait quand même conscience d'un truc c'est qu'il fallait le faire assez vite, donc on l'a fait vraiment vite et au prix de morceaux qu'on trouvait bons. Pour ce deuxième album, l'idée c'était de se mettre le plus tranquille possible avec le meilleur matériel possible. Souvent pour les morceaux, entre la première maquette et la version finale, il y a une très grande différence, ce qui fait qu'on a tendance souvent à oublier l'intention première. Notre but c'était d'être le plus libre possible. Ça a pas mal marché. Depuis cette session-là, on a énormément travaillé, et on s'est rendu compte que ça pouvait prendre beaucoup de temps de faire un disque.

Par rapport à l'urgence du premier album, avoir plus de temps, est-ce que forcément ça vous a permis de faire un peu plus de chansons ?

K : Beaucoup plus. Sur Mémoires Vives, la dixième chanson on s'est battu pour la faire. On s'est dit « un album avec neuf chansons c'est pas assez il faut en faire une dixième » Parce qu'on n'avait pas le temps et qu'on apprenait un peu ce qu'on faisait, on avait pas eu trop l'habitude. Là on en a au moins une vingtaine et il en reste douze sur l'album. Donc c'est vrai que c'est un processus différent. On avait beaucoup



« Summer Fall 18 - Thomann Delivery Collection « - © Camille Delvecchio

plus de productivité et c'est pour ça aussi que ça se ressent dans les morceaux, ils sont moins sérieuses.

B : C'est plus le fait que, lorsque t'en as pas beaucoup, ils sont obligés d'exister. Surtout dans un groupe de quatre personnes où personne ne veut être lésé. Mémoires Vives, c'est un album un peu trop petit pour quatre, il y a une certaine tension.

K : Il n'y a pas beaucoup d'espace, tu dois tout mettre dans chaque chanson, tu dois être là, être présent, mettre une partie de toi dans chaque chanson.

B : On s'est fait de la place un petit peu et on est super contents, super fiers. On a eu un mot-clé à l'esprit, c'est essayer de faire de la musique éthique.

On ne voulait pas être dans le conflit, mais essayer de bien se comporter, de faire attention. On travaille avec Adrien Pallot [réalisateur artistique, ndlr] C'est vraiment important, c'est aussi lui qui nous a mis la puce à l'oreille sur l'idée de musique humano-responsable (rires). Il nous a glissé l'idée selon laquelle il est possible de faire un album en te prenant la tête et où ça commence à être dur et pénible humainement sans que ça pose problème, et beaucoup d'œuvres se font comme ça. Mais il nous a mis la puce à l'oreille sur le fait que cette manière de travailler pouvait être compliquée et dommageable pour nous. L'idée était ne pas prendre le risque de blesser un peu cet ensemble fragile qui est notre groupe. Cette façon de composer s'est aussi accompagnée d'une ouverture musicale.

Vous avez choisi Ailleurs, chanson la plus longue de l'album, comme premier single pour promouvoir cet album. C'est plutôt surprenant.

B : C'est un peu le mode d'emploi. La forme est aussi liée au texte. On voulait parler — et ça aussi c'est programmatique — d'évasion dans ce disque. Comme on n'aime pas les choses univoques, on ne voulait pas dire « on va s'évader avec notre disque ». Mémoires Vives est un album plutôt sombre et des choses très sombres sont arrivées après Mémoires Vives, dans l'actualité, dans le monde dans lequel on vit — notamment les attentats — et on a été saoulé. C'était une chanson-programme musicalement parce qu'il y a toutes les textures de son qu'on va utiliser dans l'album. Il y a 2 minutes 40 de pop song, t'as la voix de Camille qui t'invite à t'évader avec cette belle mélodie et en même elle s'étend sur 10 minutes jusqu'à être perdue dans cette espèce de riff de basse répété plus inquiet. On y entend le higher anglais qui signifie que tu te défonces pour ne pas penser à la merde dans laquelle tu vis, mais en même temps c'est une chanson qui est très belle. Il y a aussi dans Ailleurs la vraie méditation de cet album qui est d'une part « le monde c'est de la merde, on se barre tous les quatre entre potes pour aller faire de la musique parce que c'est le meilleur truc du monde » et en même temps « est-ce qu'on peut avoir quelque chose de sincère et de conséquent à dire aux gens dans le vrai monde tout en s'évadant ? ». Ailleurs on l'a sortie en premier parce que à la fois sa forme et son texte étaient une réflexion sur ces questions.

C : On peut en avoir plusieurs lectures aussi, cette chanson, c'est Ben qui a écrit le texte et moi qui le chante. Forcément, je dois me l'approprier et m'inventer une histoire pour que ça donne quelque chose de vraiment sincère. Moi je pensais à pleins de copains, je me suis dit : « cette chanson c'est pour eux, mais d'une belle manière, parce que c'est tellement beau de faire la fête tous ensemble quand tout s'effondre à côté et te dire ; voilà il nous reste ça, on est amis et on se barre en vacances » C'est une forme de poésie de l'évasion.

Depuis quelques années, on voit fleurir une multitude de groupes français dont la majorité chante en français. Est-ce que vous considérez que vous appartenez à une scène musicale, à une « nouvelle scène française » ?

C : Je pense que l'avenir nous le dira peut-être.

B : Cette scène-là dont tu parles, ça regroupe des groupes — très différents — sur un critère qui est la volonté de chanter en français. Mais en soi, il y a toujours eu de la musique française. Y a toujours eu des jeunes gens qui faisaient de la musique française. C'est juste que la génération d'avant faisaient un style que l'on a qualifié de « variété française » et avec laquelle on n'a plus été d'accord au bout d'un moment. Cette histoire de génération qui chante en français, finalement, c'est du pipeau.

K : C'est un concept d'attention qui vient plus des journalistes et des auditeurs que des groupes en soi je pense. On constate que les autres groupes ont fait comme nous, c'est-à-dire qu'ils ont écrit en français simplement parce qu'ils en avaient envie, que « c'était comme ça ». Nous on a galéré pendant deux ans et un jour, La Femme et Fauve sont sortis, les gens se sont mis à s'intéresser à ça, et du coup nous on a réussi à trouver un label et ainsi de suite.

B : La Femme et Fauve qui sont des groupes que rien ne permet de mettre dans le même bac. Est-ce que c'est un mouvement sociétal ou seulement des gens dans leurs chambres qui se sont tous dits « écrire en anglais avec un mauvais anglais, c'est nul et ça ne nous va pas » ? Le temps répondra. Si on fait une tournée des Vieilles Canailles avec La Femme et Feu! Chatterton ça voudra dire qu'il y aura eu une scène française ! (rires)

LE SPORT, UNE INSPIRATION INÉPUISABLE POUR LES DESIGNERS

Jade Roger

On connaît tous les surfeurs frimeurs de Lacanau qui vagabondent sur la plage, cheveux plus ou moins longs, blonds, planche à la main mais qui n'ont jamais pris une vague. Pourquoi ? Car les surfeurs et les sportifs de manière générale ont du style. Si bien que leur dressing s'est imposé peu à peu dans les nôtres. Surfeurs, tennismen, cavaliers et autres, les inspirations du dressing de sportif viennent de partout et il y en a pour tous les goûts !

Surfwear : un air faussement négligé

Alors que l'été bat son plein, on trouve ces pseudo surfeurs de partout ; cheveux longs, casquette, tongs - dès qu'on les croise, on se croit à la plage. Le surfwear, qui désigne le style des sports de glisse (surf mais aussi snowboard etc.), fait fureur et ce depuis plusieurs années déjà. Bermuda, tongs, lunettes de soleil, maillot de bain et couvres-chefs sont leurs attributs. Plusieurs marques surfent sur cette vague : Quiksilver, Billabong et Rip Curl sont indéniablement les plus connues et servent d'inspiration pour les plus grands magasins de type Zara ou H&M. Surfeur jusqu'à la pointe des cheveux, le nombre croissant de marques capillaires qui sortent leur spray au sel de mer pour avoir un effet coiffé décoiffé du type « je sors de la plage » témoigne de cet engouement pour ce style. Les spots de surf sont des lieux « mode » et d'inspiration. Les jeunes y font particulièrement attention à leur style ; Lacanau, Hossegor pour la France, mais aussi l'Australie notamment Sydney et Los Angeles pour les US. L'Australie, pays de surfeurs, lance toute cette mode, notamment cette culture de la casquette ramenée en France par Simone Headwear à Paris. On a tous (ou presque) été tenté par le style surfeur dans notre vie. Frais, coloré, cool et à la fois sans prise de tête, c'est le style sportif qui a le plus envahit nos dressings au fil des décennies sans compter les sports de glisse en hiver avec capuches, bonnets ou encore Moon boots.

Les courts de tennis : chic et élégance

Nos dressings doivent énormément au tennis que ce soit au niveau de la matière ou des fringues. Le plus connu : le polo Lacoste. René Lacoste, fondateur de la marque, est une véritable légende du tennis français. Il a enchaîné les victoires du Grand Chelem et a dominé le classement mondial. C'est en 1933 que Lacoste entre véritablement dans la légende : il lance le polo dans l'univers de la mode et non plus du sport. Le polo est aujourd'hui porté aussi bien par les femmes que les hommes ; en ville, en été, en hiver, sur la plage ; il apporte un côté chic et élégant tout en étant pratique et confortable. Autre apport du tennis dans nos placards : la basket Stan Smith. Tout le monde la connaît. Cette basket, créée par Adidas, plutôt ciblé sur les crampons de foot à l'époque, a été créée en 1964, alors que le tennis était en plein essor. C'est le joueur français Robert Haillet qui a supervisé sa création, la Stan Smith était alors connue comme la « Adidas Robert Haillet » et ce jusqu'en 1974. En 1974, la marque signe un contrat avec le californien Stanley Smith au style plus atypique et à la fibre beaucoup plus marketing. La chaussure est rebaptisée Stan Smith en 1978, elle devient alors très vite un objet mode indispensable dans les années 80. De même pour les accessoires comme les bracelets éponges, les bandeaux ou la casquette (plus fine que celle du surfeur !) principalement vu sur les courts. Roland Garros est par essence un lieu de style toujours chic et élégant, tout en sportswear.

Le Basket : un air de street

La converse All Star, cette basket que tout le monde connaît, était à l'origine une chaussure de basketball. Créée en 1918, la marque fait appel à Chuck Taylor, basketteur, pour améliorer la chaussure, le design évolue grâce à ses suggestions, la semelle antidérapante permet de ne pas glisser sur le terrain et la basket est montante pour minimiser les risques de torsion de la cheville. En 1932, le nom de Chuck Taylor est inscrit sous l'étoile : c'est là que naît la Chuck Taylor. Celle-ci est très vite adoptée par de nombreux musiciens tels que Kurt Cobain, The Ramones et même Mick Jagger, qui se maria en Converse, apportant à cette basket un univers plus punk et rock'n'roll. Il suffit de regarder l'évolution des maillots de la NBA depuis 1945 pour voir que le basket est aussi toute une question de style. Shorts courts et débardeurs toujours de couleurs unie et plutôt sombre, la tenue du basketteur évolue au fil des années. Le tissu change, et le short se rallonge considérablement, grâce à Michael Jordan. Les couleurs unies et sombres font place aux couleurs d'aujourd'hui, flashy (jaune rouge, bleu, vert etc.). Ces maillots de basket sont souvent portés par le dressing féminin, aéré et ample il se porte sur un maillot de bain, avec un short en jean ou en robe toujours dans un extrême confort.

Equitation, formule 1 : à chaque sport une pièce dans le dressing

L'équitation n'est pas en reste et a beaucoup apporté au dressing féminin. Pantalon près du corps, veste cintrée et bottes, une tenue chic et pratique. Les premières créations de Coco Chanel sont fortement inspirées du milieu équestre : jodhpurs de peau (pantalon), bandeau dans les cheveux ou encore cravate. Style qui est prisé en hiver, chaque grande marque telles Gucci ou Ralph Lauren que se l'est approprié. Il en est de même pour la marque Hermès, qui à l'origine créait des selles de chevaux et qui a progressivement évolué vers la maroquinerie pour les cavaliers.

Même les pilotes de Formule 1 ou de motos inspirent les designers, c'est le cas de Tommy Hilfiger et de sa collection en collaboration avec Gigi Hadid dont le fameux pantalon en cuir est aux couleurs du tuning. Il existe d'autres nombreux exemples, le jogging porté avec des escarpins pour certains, ou encore le pantalon cycliste mis au goût du jour par Kim Kardashian. Et en pleine coupe du monde, le maillot de foot devient une véritable pièce à avoir dans son dressing !

Bien souvent les sportifs sont ambassadeurs de ces marques ce qui permet de faire aussi un gros coup de marketing. D'année en année, le dressing des sportifs rentre un peu plus dans nos dressings de ville, des vêtements stylés, confortables et pratiques, on ne peut rien demander de plus !

La marque Fila est la marque sportswear par excellence cette année.





FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO
BRETAGNE
michel Bouvet Photos Francis Laharrague et Michel Bouvet
DU 2 JUIN AU 30 SEPTEMBRE 2018
LA TERRE
EN QUESTIONS



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Secrétaire générale de la rédaction
Astrig Agopian

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Pôle communication
Zoé Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Mathieu Champalaune, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Hortense Raynal, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Eloïse Bouré
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Johanne Lautridou
Justine Madiot

Rédaction
Adam Garner | Alexandra Ollivier | Antoine Clauzier | Camille Aujames | Caroline Fauvel Cassandre Tarvic | Charlotte Jouhanneau | Charlène Ponzo | Chloé Le Bihan | Claire Lepoutre Clara Gabillet | Clara Lalanne | Clara de Beaujon | Clément Simon | Elise Pic | Emma Henning Eponine Le Galliot | Estelle Meulet | Fanny Rochelet | François-Xavier Lerbré | Hugues Marcos Jade Roger | Jessim Belfar | Johanne Lautridou | Jules Azélie | Justine Madiot | Kristina Azaryan Lara Baranowski | Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Loris Prestaux | Louise Solal Louise Taillandier | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Manon Brethonnet Manon Vercouter | Marie Da Silva | Marie Daoudal | Marion Bothorel | María Fernanda Callejón Ferrer | Mathilde Hamel | Maurane Tellier | Mélanie Nguyen | Nicolas Renaud | Noa Coupey Pauline Lammerant | Phane Montet | Romane Guéchot |Romane Segui | Roxane Thébaud Sarah Francesconi | Siméo Moure | Solène Lautridou | Sophie Rossignol | Soraya Jegouic Thomas Frénéat | Valentine Angot | Victor Costa | Zoé Thibault | Zoé Louvard

Mise en page et conception graphique
Christelle Perrin | Solène Lautridou

ARLES 2018

LES RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE

EXPOSITIONS
2 JUILLET
— 23 SEPTEMBRE

RENCONTRES-ARLES.COM

OLYMPUS
LUMA

SNCF
arte
LCI


MINISTÈRE DE LA CULTURE
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES PACA
RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
DÉPARTEMENT DES BOUCHES-DU-RHÔNE
VILLE D'ARLES

PHOTOGRAPHIE (DÉTAIL) : WILLIAM WEGMAN. *DÉCONTRACTÉ*, 2002
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA FOUNDATION
FOR THE EXHIBITION OF PHOTOGRAPHY
DESIGN ABM STUDIO